Vol. I 1947

REVISTA PORTUGUESA DE FILOLOGIA

Director: MANUEL DE PAIVA BOLÉO

CASA DO CASTELO, EDITORA
COIMBRA

L'ATLAS LINGUISTIQUE ROUMAIN

A mes chers maîtres: J. Gilliéron,
M. Roques, J. Jud et K. Jaberg

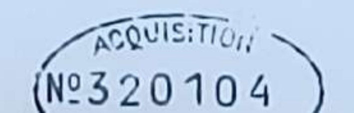
I. ÉTUDES PRÉPARATOIRES

VINGT ans après la publication de mon travail *Buts et méthodes des enquêtes dialectales* (1) et après l'apparition des quatre volumes de l'*Atlas* linguistique roumain *(ALR. I)* (2), il me paraît nécessaire de jeter un regard rétrospectif sur le chemin parcouru durant cette période et de reconnaître les principaux enseignements, au point de vue de la méthode, que j'ai

(1) Publié dans les *Mélanges de l'École roumaine en France*, 1926, seconde partie, Paris, 1927, p. 216.

(2) 1° *Atlasul linguistic român, publicat sub Înaltul patronaj al M. S. Regelui Carol II de Muzeul Limbii Române din Cluj, sub conducerea lui S. Pușcariu — Partea I, vol. I: Părțile corpului omenesc și boalele lui, de Sever Pop*, Cluj, 1938, avec une préface signée par S. Pușcariu. — Le volume contient 150 cartes linguistiques en deux couleurs, une carte géographique en couleurs, un tableau avec la transcription phonétique et la liste des abréviations, et une carte imprimée sur papier transparent qui indique les frontières des départments et celles des provinces de la Roumanie.

2° *Micul Atlas linguistic român* .. (sous le même haut patronage), *Partea I, vol. I: Părțile corpului omenesc și boalele lui, de Sever Pop*, Cluj, 1938 avec une introduction, oeuvre de l'auteur, dans laquelle il explique la manière dont il a rédigé les cartes en cinq couleurs, de même que les principes suivis dans le choix des communes étudiées, la manière dont on doit interpréter ces cartes, quelques conclusions qui se dégagent d'un premier examen, la transcription phonétique, la liste des abréviations, et, à la fin, le



tirés de mon expérience et les résultats acquis par moi-même au service de l'Atlas linguistique roumain.

Il y a vingt ans, les philologues roumains reconnaissaient, dans leur premier Congrès (en 1925), la nécessité urgente de commencer les travaux préliminaires en vue de la publication de l'Atlas linguistique roumain; et, au deuxième Congrès (en 1926), ils discutaient la méthode à employer, vu la différence des circonstances sociales et économiques de la Roumanie, par rapport aux autres pays romans (1).

Membre de l'École roumaine en France (1925-1927),

---

nom des communes étudiées sur place Le volume contient 208 cartes en cinq couleurs.

3° *Atlasul linguistic român, publicat sub Înaltul patronaj al M. S Regelui Mihai I de Muzeul Limbii Române, sub conducerea lui Sextil Pușcariu. — Partea I, vol. II: Familia, Nașterea, Botezul, Copilăria, Nunta, Moartea, de Sever Pop*, Sibiu, 1942. — Le volume contient 152 cartes linguistiques en deux couleurs, une carte géographique en couleurs, la transcription phonétique et la liste des abréviations.

4° *Micul Atlas linguistic român*... (sous le même haut patronage). *Partea I, vol. II: Familia, Nașterea, Botezul, Copilăria, Nunta, Moartea, de Sever Pop*, Sibiu, 1942. — Le volume contient 216 cartes en cinq couleurs.

À mon grand regret, l'absence de la présentation du contenu de ces deux derniers volumes est dû au fait que je n'avais pas voulu soumettre mon manuscrit à la censure que m'imposait la direction du Musée de la langue roumaine. — La même direction, en faisant paraître ces volumes à mon insu, ne s'est pas rendu compte que la carte annexe n° I (qui devait présenter les types roumains du berceau) n'était pas encore imprimée par moi. — Cette carte, de même que la présentation en question seront envoyées plus tard aux abonnés de l'Atlas.

(1) Dans mon travail *Buts, o. c.*, pp. 169-175, j'ai reproduit ces discussions auxquelles prit part également le linguiste A Meillet. — M. S. Pușcariu soutenait, à cette époque, que «l'unité de l'ouvrage ne peut s'obtenir qu'en chargeant *une seule* personne de l'enquête linguistique, car il est nécessaire, — affirmait-il —, que les questions soient posées de la même manière et que la même oreille saisisse les réponses. Dès que le nombre des enquêteurs augmentera, les résultats obtenus seront différents» *(Buts, o. c.*, p. 173).

j'interrompis le travail commencé sur «Les résultats de la géographie linguistique», — travail entrepris sur les conseils de mon maître S. Pușcariu —, afin d'approfondir les méthodes de recherches dialectales, car je me suis convaincu que les résultats de la géographie linguistique sont dûs à une nouvelle méthode de recherche sur place. Après l'examen des deux principales méthodes, celle des questionnaires linguistiques envoyés aux correspondants et celle de l'enquête sur place, je fus obligé de reconnaître que la dernière présentait non seulement une plus grande exactitude, mais aussi une base plus solide pour les études linguistiques (1). Dans le chapitre *Conclusions (Buts, o. c.,* pp. 192-216), j'ai résumé mes observations en ce qui concerne: le questionnaire, l'enquêteur, les communes (les points) à étudier, le choix des informateurs (les sujets), la transcription phonétique et la publication des matériaux linguistiques recueillis par la méthode directe. Mes conclusions, qui ont paru trop hardies à quelques linguistes (2), n'allaient pas jusqu'à nier complètement la valeur des enquêtes linguistiques par correspondance (voir *Buts, o. c.,* p. 80), mais visaient seulement à attirer l'attention sur les défauts de ces matériaux. À la base de ces observations se trouvait l'expérience acquise lors d'une enquête, longue de quelques mois (en 1923 et 1924), que j'avais entreprise dans ma commune natale, en vue d'étudier son parler par des conversations libres avec les paysans et sans un questionnaire bien fixé d'avance; à cette expérience personnelle se joignit l'examen appro-

---

(1) Voir le chapitre III de mon travail: *La valeur des enquêtes par correspondance (Buts, o. c.,* pp. 177-189).

(2) Voir A. MEILLET, dans *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris,* XXVIII, 1927, p. 33 («des informateurs locaux peuvent relever le vocabulaire d'une manière plus complète, plus fine que l'enquêteur qui ne fait que passer»), et C. TAGLIAVINI, dans *Archivum Romanicum,* XIII, 1929, p. 579 («non bisogna deprezzare troppo i dizionarî dialettali»), etc.

fondi de plus de 645 réponses (en 1924 et 1925) reçues, par le Musée de la Langue Roumaine de Cluj (Transylvanie) à son premier questionnaire pour «*un Atlas linguistique de la langue roumaine*» sur la terminologie du «cheval» ([1]). Les observations faites au sujet de mon étude par le regretté L. Gauchat ([2]) vinrent confirmer mon opinion d'une manière indirecte, car le grand promoteur de l'enquête par correspondance pour le *Glossaire des patois de la Suisse romande* montre combien de fois, lui et ses vaillants collaborateurs (J. Jeanjaquet et † E. Tappolet) ont été contraints de vérifier sur place les réponses données par les correspondants et de tenir de nombreuses réunions pour que ces collaborateurs respectent les *instructions* données en vue de la rédaction des réponses ([3]). Grâce à ces efforts, très méritoires, le *Glossaire des patois de la Suisse Romande* doit être considéré aujourd'hui comme l'un des meilleurs dictionnaires, comme une vraie «encyclopédie» de chaque mot, où la contribution personnelle des rédacteurs

---

([1]) *Muzeul Limbii Române, Chestionar pentru un Atlas linguistic al limbii române. 1. Calul*, Cluj, 1922, 24 p., 8°, rédigé par S. Pușcariu. — L'initiateur de ces questionnaires, S. Pușcariu, après ma sévère critique (voir *Buts, o. c.*, pp. 69-81, 175-191, et surtout les pages 79 et 186-187), s'exprime, *en 1938*, sur la valeur linguistique de ces réponses, de la manière suivante: «nous nous sommes vite convaincus qu'il faudrait trop de temps, de peine et d'argent pour amasser et surtout manier le matériel ainsi obtenu: aussi avons-nous renoncé à coordoner l'Atlas et les questionnaires envoyés à nos correspondants» (dans la préface du premier volume de l'ALR I, p. 7).

([2]) L. Gauchat, *Von Wörterbüchern und Sprachatlanten*, dans le volume *Sache, Ort und Wort, Festschrift Jakob Jud*, de la collection *Romanica Helvetica*, vol. 20, Genève, 1943, pp. 199-221.

([3]) «*Wo noch Auskunft möglich ist, versuchen wir uns mündlich oder schriftlich zu erkundigen, was leider nicht immer zum Ziel führt. So gut wie Gilliéron können wir sagen:* «le mode d'enquête qui nous a été imposé par les circonstances impliquait en lui-même la nécessité des erreurs nombreuses»». (L. Gauchat, dans l'article cité plus haut, p. 215).

supplée, et de beaucoup, aux imperfections dues aux correspondants (1).

Je dois donc déclarer que, pendant sept années d'enquête sur place pour l'Atlas linguistique roumain, je m'en suis tenu aux principes de méthode précisés dans le travail précité, en les complétant par l'expérience acquise lors de ma participation aux enquêtes faites par MM. L. Gauchat, J. Jud, A. Duraffour, J. Jeanjaquet, E. Tappolet (à Grenoble), A. Griera (à Elne, en Provence, et à Tarragona et Vich en Catalogne), Ugo Pellis (à Cortina d'Ampezzo, dans l'Italie septentrionale) et M. P. Scheuermeier (à Sant'Angelo Lodigiano, près de Milan). Bien qu'il me soit difficile de préciser, avec des détails, l'influence qu'eut sur ma manière d'enquêter chacun de ces infatigables maîtres et dialectologues, je suis très heureux de reconnaître que leur manière d'envisager l'étude d'un patois et d'interroger les sujets parlants m'a été souvent un précieux guide pour résoudre divers problèmes qui se posaient au cours d'une enquête qui dura plusieurs années (de 1929 à 1937).

L'expérience acquise dans ces enquêtes, les précieux conseils des maîtres K. Jaberg, J. Jud et Mario Roques (sous la direction duquel j'ai travaillé à Paris de 1925 à 1927), de même que les questionnaires des autres Atlas linguistiques romans m'ont permis de conduire à bon port les travaux préparatoires.

L'Atlas linguistique roumain n'a pu être réalisé, *au point de vue financier*, que grâce au Comité de la *Fundația Regele Ferdinand I* (la Fondation «Roi Ferdinand Ier», où cette oeuvre a trouvé une aide pré-

(1) Grâce à l'amabilité de mon ami E. Schüle, je suis en mesure d'annoncer l'apparition du xxe fascicule: *Glossaire des patois de la Suisse Romande,* élaboré avec le concours de nombreux auxiliaires par † *L. Gauchat, J. Jeanjaquet et* † *E. Tappolet.* Rédigé et publié sous la direction de *K. Jaberg.* Fascicule XX: *botsérou-bouffer* (rédacteurs: *J. Jeanjaquet, P. Aebischer, E. Schüle et* † *O. Keller),* Neuchâtel-Paris, 1945-1946, pp 561-616.

cieuse de la part du prof. G. Kirileanu). De plus, d'autres institutions roumaines de culture, en premier lieu *Fundaţia Regele Carol II* (la Fondation Roi Charle II, où l'appui du prof. Al. Rosetti fut particulièrement efficace) l'Académie Roumaine, le Ministère de l'Éducation Nationale, etc., de même que d'autres institutions (la Banque Nationale, la Banque «Albina», etc.) et des particuliers (voir leur nom dans le premier volume de l'ALR. I) ont couvert les dépenses de l'enquête et de l'impression de cette oeuvre. Qu'il me soit permis de les remercier vivement; mais peut-être, à la vérité, elles-mêmes se sentent fières et reconnaissantes d'être associées à cette oeuvre d'importance nationale.

Quand une partie des moyens financiers fut assurée, M. S. Puşcariu annonça le commencement de l'enquête, le 10 septembre 1929 [1].

Dans ce qui suit, je me bornerai à présenter la méthode d'enquête de l'Atlas linguistique roumain et les observations faites pendant les recherches sur place [2];

---

(1) «...*un élève du Musée* [Sever Pop], *après avoir passé son examen de doctorat à Cluj, s'était spécialisé, pendant deux années, à l'étranger* dans la géographie linguistique. Il a eu la bonne fortune de pouvoir encore travailler avec le regretté J. Gilliéron, fondateur de cette discipline et il a pris part aux enquêtes sur place en Italie, Suisse, Provence et Catalogne, avec les directeurs des Atlas linguistiques de ces pays. Rentré à Cluj, depuis deux ans, il a composé le questionnaire (en relation avec les questionaires des autres langues romanes), qui a été discuté avec les professeurs de la spécialité de l'Université de Cluj, durant plusieurs séances du Musée de la Langue Roumaine, et qui a été mis à l'épreuve durant l'été de l'année 1928, après que tous les détails techniques eurent été étudiés». *(Muzeul Limbii Române, Apel către prietenii Atlasului Linguistic* [«Le Musée de la langue roumaine, Appel aux amis de l'Atlas linguistique»], Cluj, 1929, p. 5).

(2) Dans la *Revue de Linguistique Romane*, tome IX, nos 33-34, Paris, 1933, pp. 86-110, avec une carte, j'ai fait un premier exposé sur la méthode et les résultats de l'Atlas linguistique roumain, après trois années d'enquête, c'est-à-dire après avoir étudié 164 des 301 communes enquêtées pour l'ALR. I.

dans un prochain article j'illustrerai la manière dont les matériaux ont été publiés, de même que les résultats obtenus.

II. LA MÉTHODE D'ENQUÊTE

Cette partie sera consacrée aux questions suivantes: 1° *le questionnaire;* 2° *l'interrogation;* 3° *l'enregistrement des réponses;* 4° *l'enquêteur;* 5° *le choix des communes;* 6° *le choix des informateurs;* 7° *la transcription phonétique;* 8° *les dessins et les photographies;* 9° *l'appareil pour films documentaires et le phonographe;* 10° *les textes dialectaux.*

1° LE QUESTIONNAIRE

Introduction. — Le questionnaire d'un Atlas en représente l'une des parties les plus importantes, car c'est seulement grâce à lui qu'on arrive à recueillir les matériaux linguistiques (1). Il est difficilement imaginable qu'on puisse faire des enquêtes linguistiques dont les matériaux offrent la possibilité d'être comparés si l'on se fie au hasard d'une conversation libre entre l'enquêteur et un sujet d'une commune quelconque. Durant mes enquêtes, j'ai eu heureusement l'occasion de voir certains protagonistes des enquêtes linguistiques faites par *conversations libres* finir par poser eux aussi des demandes directes, car l'informateur les en suppliait lui-même: «dites-moi ce que vous voulez savoir de moi; ce n'est pas la peine de prendre tant de détours».

Le questionnaire doit comprendre un assez grand nombre de questions qui puissent par elles-mêmes donner l'image la plus complète possible de la vie spirituelle et matérielle d'un pays. Etant donné qu'on ne

(1) Il est aujourd'hui hors de doute que les grandes enquêtes linguistiques ne peuvent être réalisées qu'à l'aide d'un questionaire bien composé.

peut pas interroger les gens sur tous les «mots» d'une langue, il faut se limiter à un nombre assez réduit, d'où le problème du choix.

La première rédaction. — J'ai commencé la rédaction du questionnaire de l'Atlas linguistique roumain à la fin de l'année 1927, dominé par l'idée de lui conserver, autant que possible, la même *structure*, c'est-à-dire presque les mêmes chapitres que les autres questionnaires des autres Atlas romans, pour venir en aide, par la suite, aux travaux comparatifs interromaniques et pour faciliter un jour la rédaction de quelques cartes linguistiques de la «Romania». Pour cette raison, j'ai tenu compte des questionnaires: *italo-suisse* (de K. Jaberg et J. Jud), *italien* (de M. Bartoli et U. Pellis), *catalan* (de A. Griera) et *français* (de J. Gilliéron) (1), tout en les complétant avec les questions qui me semblaient pouvoir donner une plus fidèle image de la vie du peuple roumain. Pour réduire, autant que possible, le nombre des questions qui ne reflétaient pas les formes de la *vie rurale* roumaine d'ancienne date, j'ai éliminé de mon questionnaire toutes les demandes qui prenaient — comme c'est d'ailleurs très explicable — une place importante dans les questionnaires romans précités (par exemple: la terminologie de l'oliverie, de la marine, de la vie des villes, etc.). D'un bref séjour à Paris (les vacances de Noël 1927), j'avais rapporté un grand nombre de photographies et de dessins, imaginant pouvoir les employer comme un moyen d'éviter toute influence de l'enquêteur sur les réponses des informateurs. Or, les trois albums contenant presque 2000 dessins et photographies choisies parmi les meilleurs, et que j'avais composés avec tant de soin, se sont avérés inutilisables dans les enquêtes

(1) Voir mon article *L'Atlas linguistique roumain* dans la *Rev. de Ling. Rom*, IX, 1933, p. 89.

roumaines ([1]). Ce sont mes informateurs qui ont détruit «mon rêve» d'appliquer, moi aussi, dans mes enquêtes le système qu'on employait en Italie. Lorsque, dans une région montagneuse, j'ai fait voir à un paysan (qui était même un chasseur «d'occasion») une belle photographie d'un ours et d'un cerf, il est resté muet et ne reconnaissait pas ces animaux bien qu'il en ait tué plusieurs exemplaires lors de ses chasses dans les Carpathes. Ce fait, en raisonnant bien, ne m'a pas étonné beaucoup: un illettré et même une personne qui a une préparation scolaire réduite, ne reconnaissaient pas dans une photographie les objets, car ils n'avaient pas été habitués à «savoir lire» cette «réalisation» de notre civilisation moderne. Lorsque j'ai commencé à faire voir certains détails de la photographie, en ajoutant aussi des «caractéristiques» de l'animal, le bon paysan s'écria très satisfait: «c'est vrai, c'est un ours, mais moi, à première vue, j'ai cru qu'il s'agissait d'un chien!»

A partir de 1928, je présentai le questionnaire ainsi rédigé au cours de onze séances du Musée de la langue roumaine, de Cluj (voir *Dacoromania,* v, 1927-1928, p. 901). Ses membres ajoutaient çà et là un mot au sujet duquel ils désiraient que je me renseigne dans les enquêtes ([2]). À l'aide de plus de 5000 demandes j'ai

---

(1) Pour la composition de ces albums, j'ai été influencé par ceux du regretté Ugo Pellis qui les employait dans ses enquêtes comme un instrument à l'aide duquel on peut éviter d'influencer les réponses: l'informateur regarde la photographie ou le dessin et il nomme l'objet ou l'animal qu'il représente.

(2) Je suis obligé de souligner ce fait, parce que dès que j'eus publié le premier volume de l'Atlas, apparut la tendance de faire de mon questionnaire «une oeuvre collective», en quelque sorte anonyme, des membres de cet institut, bien que même le bulletin officiel du Musée *(Dacoromania)* vienne contredire de pareilles affirmations. C'est le cas de M. E. Petrovici qui dans l'introduction à son 1er volume en couleurs (p. 4) soutient: *«la acest mare chestionar se poate spune că au colaborat toţi membrii Muzeului Limbii Române şi în primul rând directorul Atlasului L. R.».*

cru alors pouvoir présenter une image assez détaillée de la vie matérielle et spirituelle du peuple roumain.

Le questionnaire à la première épreuve. — Pour pouvoir vérifier sur place ce questionnaire, j'ai passé deux mois, pendant l'été de 1928, dans les communes *Mohu* et *Apold* du département de Sibiu, c'est-à-dire dans la Transylvanie du sud, région qui se trouve à plus de 500 km. de mon pays natal *(Poiana-Ilvei*, département de Năsăud, dans la Transylvanie du nord). Je n'ai pas voulu mettre à l'épreuve le questionnaire dans ma région d'origine, parce que la rédaction elle-même était influencée par la vie des paysans de cette région où j'ai passé mon enfance, et j'ai voulu voir si dans une autre région ma façon de voir les choses s'avérait juste ou si elle devait être changée en tenant compte des différences qui y existaient. Les deux mois d'enquête m'ont été extrêmement utiles, car c'est par l'enquête faite alors que je suis arrivé aux conclusions suivantes: il faut éviter, pour gagner du temps, certaines questions auxquelles on reçoit difficilement une réponse; on doit ajouter au questionnaire de nouvelles demandes qui établissent une sort d'enchaînement entre elles, pour que l'informateur ne soit pas contraint de passer brusquement d'une catégorie de mots apparentés à une autre catégorie sémantique; on ne peut pas faire une enquête avec l'espoir d'arriver à la fin avec un questionnaire si détaillé; il faut réduire le nombre des questions; il est d'une grande importance de connaître les noms de lieux où les paysans ont des propriétés; l'enquêteur doit s'efforcer de former une sorte de cadre de la vie du village à étudier (1); on doit offrir aux linguistes qui analysent les réponses d'amples informations sur la personne (2) qui a été interrogée, car c'est sur la

(1) Ces constatations m'ont déterminé à fixer les demandes de la partie introductive du questionaire (voir plus bas).

(2) Les informations que j'ai réclamées de chaque sujet sur son passé, etc., reposent sur ces observations (voir plus bas).

confiance qu'elle offre et sur l'exactitude dont elle fait preuve que reposent toutes nos conclusions linguistiques, etc. (1). M. S. Pușcariu lui-même considérait cette première rédaction de mon questionnaire comme définitive, lorsqu'il déclarait: le questionnaire de l'Atlas roumain, redigé en tenant compte des autres questionnaires romans et discuté dans les séances du Musée de la langue roumaine a été mis à l'épreuve sur place durant l'été de 1928, après que tous les détails techniques eurent été étudiés: «*a fost încercat pe teren în vara anului 1928, după ce toate amănuntele tehnice fuseseră studiate*» (2).

La seconde rédaction du questionnaire. — Après l'expérience de l'été 1928, j'ai donné une nouvelle rédaction au questionnaire pendant l'hiver de 1928-1929. C'est au printemps de 1929 que j'ai commencé à discuter avec

(1) Pour d'autres détails, voir mon article dans la *Rev. Ling. Rom.*, IX, 1933, p. 90.

(2) *Muzeul Limbii Româna, Apel către prietenii Atlasului Linguistic*, Cluj, 1929. — Cette déclaration de M. S. Pușcariu est datée par lui-même (10 septembre 1929). — Ce fait prouve qu'à cette date, c'est-à-dire six mois avant le commencement des *enquêtes définitives*, M. E. Petrovici n'envisageait pas encore une seconde enquête. Son affirmation «*îndată ce m'am angajat să întreprind a doua anchetă a Atlasului linguistic român, am procedat la întocmirea chestionarului provizoriu al anchetei a doua...*» (voir l'introduction de son 1er volume en couleurs, p. 4), doit être ainsi corrigée, pour l'amour de la vérité, à mon humble avis: lorsque je me suis engagé à faire une seconde enquête, — en octobre 1929 — j'ai complété le questionnaire rédigé par M. Sever Pop et je suis tombé d'accord avec ses principes d'enquête, après que j'eus lu son livre *Buts et méthodes*, dont il a bien voulu mettre à ma disposition un exemplaire, tout de suite après qu'il eut accepté la proposition de M. S. Pușcariu qu'on fît deux enquêtes. — Un autre détail qui a échappé à M. Petrovici est le suivant: après le 10 septembre 1929, les rapports des séances du Musée ne mentionnent aucune discussion sur le questionnaire de l'Atlas, pour la bonne raison que moi-même j'avais présenté aux séances précédentes le questionnaire en 1928 (voir *Dacoromania*, V, p. 901).

mon collègue Petrovici le problème de la meilleure transcription phonétique à employer, car il était alors assistant à l'Institut de Phonétique de l'Université de Cluj (1). Nous sommes tombés d'accord pour l'emploi de la transcription phonétique internationale, afin que les matériaux soient facilement utilisables, pour les linguistes étrangers. Aux séances du Musée, où nous avons fait une communication à ce sujet (2), a prévalu l'opinion d'employer le système de la graphie officielle roumaine, en y ajoutant des signes diacritiques pour les sons qui existent dans la langue courante et en complétant avec des signes nouveaux pour les sons des divers patois qui n'existent pas dans cette graphie.

Deux Atlas Linguistiques Roumains. — Avant de commencer l'enquête définitive, M. S. Pușcariu considéra comme utile, en octobre 1929, une deuxième enquête, ayant comme but de puiser davantage dans le trésor lexical de la langue roumaine. C'est alors qu'il fallut, du premier questionnaire qui comprenait plus de 5000 questions en faire deux (3). Dans mon questionnaire (nommé d'ordinaire le *questionnaire normal)* j'ai retenu les questions pour lesquelles on pouvait supposer recevoir des réponses dans toutes les communes à étudier, c'est-à-dire celles qui donnent un aspect général sur la vie des Roumains; dans le questionnaire de

(1) Dans les laboratoires de cet Institut j'ai travaillé durant les années 1923-1925, sous la direction du phonéticien J. Popovici, ancien élève de l'Abbé Rousselot; j'ai continué ces études à Paris, de 1925 à 1927, avec l'Abbé J. M. Meunier et H. Pernot.

(2) Voir *Dacoromania,* V, 1927-1928, p. 905.

(3) Cette divison s'est faite pendant les mois d'octobre et novembre 1929. Un tiers des questions de mon questionnaire est passé dans le questionnaire de M. E. Petrovici, et le reste a été conservé pour mon *nouveau* questionnaire. Sur les inconvénients de cette divison, il n'y a pas lieu d'insister ici. Je veux seulement conseiller aux futurs compilateurs d'Atlas d'éviter ce procédé qui s'est avéré nuisible à l'unité de mon questionnaire.

M. E. Petrovici (nommé d'ordinaire le *questionnaire développé)* est passé le reste des demandes, et en premier lieu celles qui concernaient la terminologie *spéciale* et détaillée des divers métiers (par exemple, celle du tissage, du moulin, de la bergerie, etc.). Par le fait, mon questionnaire s'était réduit à 2160 demandes (auxquelles on doit ajouter plus de cent questions relatives au village et à la personne interrogée) et le questionnaire de M. E. Petrovici, adoptant plus de 3000 demandes de mon questionnaire, a été complété par lui, grâce à un plus grand développement de la terminologie des métiers, et arriva par la suite à 4800 questions.

Après cette division, les deux questionnaires ont dû être refaits, car il a fallu faire la liaison non seulement entre les demandes, mais aussi entre les différents chapitres. Pour avoir une réponse aux demandes relatives aux divers métiers, M. E. Petrovici a été *contraint* d'enquêter auprès de personnes qui étaient de ces métiers, car elles seules sont en mesure de répondre à toutes ces questions.

En raison de *deux questionnaires distincts,* qui devaient être employés dans des *localités différentes*, selon *deux méthodes d'enquête dissemblables* (la première surtout à sujet unique; la deuxième à plusieurs informateurs), la Roumanie vit paraître *deux Atlas linguistiques,* qui se complètent et donnent un réseau plus dense de communes enquêtées, et des informations linguistiques plus détaillées (1).

---

(1) L'enquête de M. E. Petrovici est publiée dans la deuxième partie de l'Atlas linguistique roumain: *Atlasul Linguistic Român, publicat sub Înaltul patronaj al M. S. Regelui Mihai I, de Muzeul Limbii Române, sub conducerea lui S. Puşcariu. Partea a II-a (ALR. II). vol. I. A. Corpul omenesc, boale (şi termeni înrudiţi). B. Familia, Naşterea, Copilăria, Nunta, Moartea, Viaţa religioasă, Sărbători. C. Casa, Acareturile, Curtea, Focul, Mobilierul, Vase, Scule, de Emil Petrovici* Sibiu, 1940. — Le volume contient 296 cartes linguistiques en deux couleurs qui reproduisent les réponses de 85 communes, dont 12 sont habitées par une population non-roumaine

Les questionnaires à la deuxième épreuve. — Après l'élaboration des deux questionnaires, il était nécessaire de les mettre à l'épreuve sur place, pour pouvoir corriger leurs imperfections. Ce fut fait durant l'hiver de 1929-30 (1), lors de nos enquêtes en Bucovine, Transylvanie du Nord et du Sud, dans la plaine du Danube et en Dobroudgea: moi-même j'ai étudié six communes et M. Petrovici trois communes dans les mêmes régions, en faisant, dès notre retour, des communications aux séances du Musée (2). Ces enquêtes, dans des régions tellement différentes de la Roumanie, nous ont permis non seulement d'enrichir notre expérience, mais aussi de pouvoir donner encore une retouche aux questionnaires (3).

Les matériaux linguistiques recueillis à cette occasion *ne font pas partie des enquêtes définitives de l'Atlas*, et n'ont pas été publiés jusqu'à présent.

Les questionnaires reçoivent une rédaction definitive. — C'est seulement après ce dernier essai que les questionnaires de l'Atlas linguistique roumain deviennent défi-

---

(trois communes hongroises, deux «saxonnes», deux bulgares, deux serbes, deux ruthènes, et une tziganne). Pour 515 questions, M. E. Petrovici a publié les réponses non-cartographiées dans le même volume. — Le *deuxième* volume de M. E. Petrovici a été publié avec des cartes en cinq couleurs: *Micul Atlas Linguistic Român...* (publié sous le même haut patronage), *Partea a II-a* (MALR. II), *vol. I: A. Corpul omenesc, boale (și termeni înrudiți). B. Familia, Nașteria, Copilăria, Nunta, Viața religioasă, Sărbători. C. Casa, Acareturile, Curtea, Focul, Mobilierul, Vase, Scule*, Sibiu, 1940. — Le volume contient une introduction signée par M. E. Petrovici, où l'auteur donne des informations sur le questionnaire, les informateurs, les communes étudiées, la méthode d'enquête, la transcription phonétique et sur la publication des matériaux, de même que le nom officiel des communes enquêtées. Le volume renferme 416 cartes.

(1) Voir *Dacoromania*, VI, 1929-1930, p. 660.

(2) Voir *Dacoromania*, VI, 1929-1930, pp. 657-658.

(3) Pour des détails, voir la *Rev. de Ling. Rom.*, IX, 1933, p. 92.

nitifs et les enquêtes commencent au mois d'avril 1930 (¹). Depuis 1930 jusqu'à 1937, tout en continuant mes cours à l'Université (où j'étais alors maître de conférences de dialectologie), j'ai réussi a étudier 301 communes auxquelles on doit ajouter deux communes ruthènes et deux communes hongroises et le langage de trois écrivains (cf. p. 312), et à enregistrer les réponses des informateurs sur 677.600 fiches (voir des réponses sur les pages, 20 et 24). M. E. Petrovici a étudié avec son questionnaire 85 communes, dont 73 avec le questionnaire de 4800 demandes et 12 communes (habitées par une population non-roumaine) avec le même questionnaire réduit à approximativement 2700 questions. Les réponses recueillies par lui sont enregistrées sur 382.800 fiches (²).

Par cet exposé si détaillé j'ai voulu montrer combien de changements ont dû subir les deux questionnaires de l'Atlas avant de devenir définitifs et de posséder

---

(¹) Voir *Dacoromania*, VI, 1929-1930, p. 660. — Au cours des déplacements communs avec mon collègue E. Petrovici, dans une voiture «Ford» — dont nous-mêmes étions les chauffeurs — nous avons eu très souvent l'occasion d'échanger nos impressions soit sur les patois à étudier, soit sur la méthode de travail. Après l'avoir conduit dans une commune, je le laissais sur place, et après avoir enquêté trois points avec mon questionnaire, je retournais le prendre pour le conduire dans un autre endroit. C'est pendant un de ces voyages, au mois de septembre de 1930, après avoir moi-même étudié 25 communes, que nous sommes tombés d'accord de laisser quelques demandes identiques dans les deux questionnaires. Par cette décision nous avons voulu offrir aux chercheurs, d'une part la possibilité de connaître l'aire de certains mots sur une échelle plus étendue, et, d'autre part, de vérifier nous-mêmes, plus tard, la manière dont ont réagi les informateurs à des demandes posées d'une manière différente, par deux enquêteurs.

(²) Parmi les 73 communes de M. Petrovici se trouvent une commune d'Istrie étudiée par M. St. Pașca, de même que les deux communes étudiées par M. T. Capidan, l'une appartenant au dialecte macédo-roumain (aroumain) et la deuxième au dialecte mégléno-roumain.

une «souplesse» absolument indispensable à ces instruments de travail pour les enquêtes sur place.

Le sommaire de mon questionnaire. — Pour que le lecteur puisse se faire une idée de mon questionnaire, je reproduis les chapitres principaux du sommaire, selon l'ordre de l'interrogatoire:

La terminologie du corps humain et ses fonctions;
Les saisons;
La division du temps;
Le nom des mois et des jours;
Les noms de nombre;
Les phrases qui renferment des questions de phonétique, de morphologie et de syntaxe;
Quelques interjections;
La vie d'un village; la vie sociale;
Les termes de parenté;
Les noces; la naissance;
L'enterrement;
La vie religieuse;
L'hygiène;
La maison et ses annexes;
Les objets de la maison;
La nourriture;
Les voies de communication;
Le jardinage;
Les arbres fruitiers; l'agriculture;
La forêt et les noms des arbres;
Les volailles;
Les oiseaux;
Les animaux domestiques;
Les animaux sauvages;
Les reptiles;
Les insectes;
Les plantes; la chasse;
Le ciel et les constellations;
Le métier à tisser;
Le chanvre;

Les expressions abstraites et les verbes;
La vie sexuelle;
La magie;
La vie militaire;
La dispute;
La justice;
La vie musicale;
Les jeux;
Les couleurs;
Les expressions employées pour saluer;
L'éducation;
Les métaux;
La terminologie des fumeurs;
Le caractère des individus;
La terminologie du commerce;
Les mesures, les poids et les monnaies;
La boutique;
Les maladies;
Les métiers;
Les jeux d'enfants;
La vigne;
Le moulin du foulon;
Les poissons;
Le tailleur;
La vie des pâtres;
La bergerie;
Le charpentier et ses instruments;
Le charron et ses outils;
Le tonnelier et ses outils;
Le forgeron et ses outils;
La terminologie du moulin;
La terminologie concernant la préparation du pain;
Les vêtements;
Les insectes;
Les plantes et les arbres (à l'aide d'un herbier), et la conjugaison d'un certain nombre de verbes. — La répétition de certaines catégories de demandes, qu'on peut facilement observer dans ce sommaire, est faite avec

intention; les demandes répétées à grande distance l'une de l'autre peuvent montrer au linguiste à quel degré l'attention de l'informateur était soutenue et si celui-ci répondait avec le même mot à une seconde demande.

	Pag. 87
1721 D. strugurii sunt scumpi	1731 D. (In.) eu pescuesc
1722 In. băutor (cu pl.)	1732 In. pește (cu pl.)
1723 In. băutoare (cu pl.)	1733 In. gaura făcută în gheață pentru a prinde pești
1724 In. biat turtă	1734 In. plasa (din sfoară) pt. prins pești
1725 In. bețiv (cu pl.)	1735 In. plasa (din nuiele) pt. prins pești
1726 D. eu ridic păharul în sănătatea dumitale	1736 In. nadă (ceea ce se pune intr'o cursă pt. a momi)
================================	
1727 In. piuă (pt. pănură, cu pl.)	1737 In. crâsnic (s.ıociu) de prins pești (cu pl.)
1728 D. roata dela piuă / râșniță de sare, dela Mărtănuș/	1738 In. pescar (cu pl.)
1729 In. piuar (cu pl.)	1739 In. undiță (cu pl.)
1730 In. vâltoare (cu pl.)	1740 In. (D.) crap (cu pl.)

La page 87 du mon questionnaire, que je présente ci-jointe, peut donner une idée sur la manière dont il est rédigé. Elle représente la continuation de la terminologie concernant la vigne (les questions 1721-1726); viennent ensuite quelques termes en relation avec le moulin du foulon (les questions 1727-1730) et ensuite le commencement du chapitre sur la pêche (les questions 1731-1740).

2° L'INTERROGATION

Une autre partie fondamentale d'une enquête linguistique c'est la manière dont on pose les questions aux informateurs. L'enquêteur qui désire éviter toute influence sur la façon de répondre du sujet, doit concevoir des demandes qui ne peuvent aucunemente suggérer la réponse.

Les moyens que j'ai employés le plus souvent sont les suivants:

a) Les *gestes,* toujours lorsque j'ai pu ainsi obtenir une réponse. C'est les cas, par exemple, des verbes comme: «éternuer», «grincer les dents», «rire», etc.

b) L'*indication directe.* — C'est le cas de différents objects qui se trouvaient à ma portée et aussi pour les diverses parties du corps, etc.

c) Le *rappel approximatif* du mot. On suggère au sujet seulement en partie le mot, en lui appliquant soit une épenthèse qui n'existe pas dans le parler qu'on étudie, soit un changement phonétique (palatalisation des labiales, etc.) qui n'existe dans la région, ou, enfin, le mot de la langue littéraire, si celui-ci n'est pas employé sur place. Si l'informateur reproduit ces formes l'enquêteur a la preuve d'un affaiblissement de son attention.

d) La *demande directe,* c'est-à-dire une *sorte de traduction* en patois du mot de la langue littéraire. Dans ce cas aussi, je ne me suis pas contenté d'enregister simplement la forme phonétique d'un mot, mais j'ai demandé: «à quoi, où, quand est-ce que vous parlez ainsi?» A l'aide de demandes pareilles, j'ai pu établir des *aires sémantiques* (cf. les sens du mot *ospăț* «banquet», «noces», etc., du lat. HOSPITIUM, carte publiée dans ALR. I, n° 254 et dans MALR. I, n° 352). Lorsqu'il s'agit d'objets, on peut demander: «comment est-il fait?» (c'est le cas de la carte *leagăn* «berceau», publiée dans ALR. I, n° 238 et dans MALR. I, n° 324), ou «est-ce-qu'il

est souvent employé?» (comme c'est le cas de différents types de «berceau» roumain; cf. la carte 238 de l'ALR. I et la carte nº 323 du MALR. I).

c) La traduction en patois. — C'est le cas, dans mon questionnaire, des propositions qui renferment des problèmes morphologiques, syntaxiques ou d'autre nature.

La carte ci-jointe indique les réponses de huit communes de la partie septentrionale du pays, enregistrées à la demande directe, prononcées à la manière

294 dĕ năcăzurile a dumnitălę nu mă bătrînăse ğău 351/40 Berbești	294 dĕ năcăzurile dumnitălęĭ nu mă bătrînĭesc 355/28 Firiza	294 dĕ nĭăcăzur'ile dumnitălęĭ nu mĭă bătrîniesc 354/16 Iapa	294 dĕ năcăzurile tălęĭ nu mă bătrînesc 357/27 Berința
294 dĕ grija dumnitălęĭ nu mă bătrînĕscŭ 359/26 Lăpușul r.	294 dĕ năcăzurilęĭ tălęĭ nu mă bătrînĕsc 360/45 Romuli, Năsăud	294 dĕ nĭăcăzurilĕ tălĕ nu mĭă băĭătrîniĭesc 361/11 Gura Fântânii	294 di grija ta nu-m pasă măicie 370/123 Pojorâta, Câmpulung

littéraire: «comment dites-vous, dans votre patois: *de necazurile dumitale nu îmbătrânesc?»* «à cause de vos ennuis je ne devient pas plus vieux». Lorsqu'on sait que la réponse est une traduction patoise, l'examen linguistique doit tenir compte de la maniére dont les résultats ont été obtenus.

f) Les demandes indirectes. — Vu le peu de différence qui existe entre les parlers roumains et les parlers des autres langues romanes, j'ai envisage sur une

grande échelle les demandes indirectes. Je tiens à souligner ce fait, car c'est un des points qui différencient l'Atlas linguistique roumain des autres Atlas romans, dans lesquels on s'est servi surtout de la *traduction* des mots ou des phrases dans le parler de la commune que l'on étudiait. Les réponses reçues par cette méthode peuvent être considéréés surtout comme des traductions. – Bien que l'on puisse craindre d'être mal compris par l'informateur lorsqu'on procède par questions indirectes, je crois toutefois que les réponses à de telles questions sont plus intéressantes non seulement au point de vue linguistique, mais aussi au point de vue psychologique. Le sujet interrogé n'ayant pas à sa disposition le mot prononcé par l'enquêteur pour pouvoir forger sans trop de fatigue sa réponse, est obligé de *penser*, et la réponse qu'il va donner correspondra plus exactement à la realité ([1]). Dans le chapitre pre-

(1) C'est M. K. Jaberg (dans son importante étude *Der rumänische Sprachatlas und die Struktur des dacorumänischen Sprachgebietes*, dans *Vox Romanica*, V, 1940, pp. 49-86) qui a le mieux compris l'importance des questions indirectes au point de vue linguistique parmi tous ceux, étrangers ou roumains, qui se sont occupés du premier volume de l'ALR. I. Il s'exprime ainsi: «Die soziale Schicht, die das Material geliefert hat, ist einheitlicher als bei irgendeinem andern des bis jetzt erschienenen europäischen Sprachatlanten. Pop hatte es mit einer im wesentlichen gleichbleibenden psychischen Einstellung der Auskunftgeber zu tun und konnte überall ungefähr dieselben Mittel verwenden, um sie zum Reden zu bringen» (p. 52). «Man ersieht aus den pedantisch anmutenden und doch so wertvollen Angaben über die Frageweise, die Pop jeder Kartenlegende voranstellt, dass das Prinzip der indirekten Fragestellung, so weit das überhaupt möglich war, wirklich durchgeführt wurde. Es hat denn auch vielfach ausgezeichnete Resultate ergeben» (p. 53). En soulignant certains cas où les demandes indirectes n'ont pas donné de résultats suffisamment bons (voir pp. 53-55), il ajoute: «Es liegt mir fern, mit diesen kritischen Bemerkungen das Verdienst von Pop schmälern zu wollen. Er hat sich der indirekten Methode mit grosser Geschicklichkeit bedient, und die Formulierungen der Fragen, die er in den Kartenlegenden andeutet, zeugen von einer intimen Kenntnis des volkstümlichen Denkens und Fühlens» (p. 55).

mier des notes des cartes de l'Atlas, j'ai toujours indiqué la manière dont la question a été posée aux informateurs, car je crois fermement qu'en procédant ainsi j'ai réussi à recueillir non seulement une flore lexicale incomparablement plus riche que celle qu'on pourrait soupçonner d'après l'enquête phonétique de G. Weigand (*Linguistischer Atlas des daco-rumänischen Sprachgebietes*, Leipzig, 1909), mais en même temps un moyen sûr d'interpréter les réponses des informateurs: la réaction (les réponses des sujets) est en rapport direct avec l'action (la demande). Si l'on ne connait pas exactement la manière dont la demande a été formulée, on ne peut pas étudier les réponses. Si M. K. Jaberg a pu reconnaître certains défauts de cette méthode, c'est justement grâce a l'exposition loyale que j'ai faite de la manière dont j'ai formulé la demande.

Voici quelques demandes indirectes: «Comment appelez-vouz l'eau des rivières qui n'est pas claire, après la pluie?» (quest. 426, pour avoir le mot *tulbure* «trouble», ou un autre); «Comment appelez-vous la bête qui glisse dans l'herbe, longue de quelques centimètres, sans avoir de pieds et qui vous mord, si vous êtes nu-pieds?» (la quest. 1180, pour le mot *şarpe* «serpent»), etc. Pour rendre plus agréable la longue série des demandes, j'ai formulé souvent des questions comme celles-ci: «Comment appelez-vous la bête que vous tondez pour lui prendre la laine? (quest. 1765, pour le mot *oaie* «brebis»); «Comment appelez-vouz le mâle de la jument» (quest. 1102, pour le mot *armăsar* «étalon»); et son petit? (quest. 1106 pour le mot *mânz* «poulain»), etc.

Étant donné que j'ai choisi mes informateurs surtout parmi les illettrés, pour avoir la forme du singulier — après l'avoir bien averti qu'on peut parler d'un exemplaire ou de plusieurs exemplaires — j'ai demandé: «Comment dites-vous pour un?»; «Comment dites-vous pour plusieurs?» A l'honneur de mes informateurs, ils me répondaient souvent ainsi: «on pourrait dire ainsi..., mais nous ne le disons pas».

g) L'herbier. — Pour connaître les noms de plus de 50 plantes, j'ai porté avec moi un herbier. La plupart de mes informateurs ne reconnaissaient pas tout de suite les plantes pressées et séchées de mon herbier et j'ai dû, presque chaque fois, ajouter certaines de leurs caractéristiques (voir la *Rev. de Ling. Rom.*, IX, 1933, p. 99).

La page 87 de mon questionnaire montre que devant chaque demande se trouvent des lettres qui indiquent la manière de poser la demande: une phrase soulignée et la lettre *D* placée devant indique une *question directe*, c'est-à-dire une traduction dans le parler du village qu'on étudie; l'indice *In.* signifie *question indirecte;* les indices mis entre parenthèses rappellent à l'enquêteur qu'il doit demander aussi la forme du pluriel, de même que certains détails sémantiques sur le mot à demander pour qu'il ne soit pas confondu avec un autre. A la demande 1728 il y a deux mots dont le dernier porte l'indication du village à partir duquel le mot a été introduit dans le questionnaire. La première question *roata piuăi* «la roue du moulin à foulon» est une des demandes que les membres du Musée ont demandé d'introduire dans mon questionnaire afin de connaître la forme du génitif de ce mot. Etant donné que le mot *piuă* n'est pas employé partout (à sa place j'ai rencontré les synomymes *ştează*, *văiagă*, *învălitoare*, *dube*, etc.), j'ai dû ajouter une autre demande pour ne pas tirer sur la fiche seulement une ligne, manière d'indiquer que le mot n'existe pas.

3° L'ENREGISTREMENT DES RÉPONSES

Les circonstances dans lesquelles les réponses ont été enregistrées représentaient une des préoccupations de première importance pour l'une et l'autre enquête de l'Atlas linguistique roumain; les longues notes des cartes publiées en sont une preuve. Dans le chapitre

des abréviations on peut voir les signes employés pour indiquer que: la question n'a pas été posée; l'informateur déclare que l'objet n'existe pas dans la la commune; la réponse a été donnée par une autre personne que l'informateur principal; le sujet ne sait pas comment répondre; la réponse est exacte, bien qu'il ne le semble pas; il y a doute sur l'interprétation d'un son ou d'une syllabe prononcée par l'informateur; l'hésitation du sujet en donnant la réponse; la réponse a été suggérée par l'enquêteur; l'informateur s'est corrigé lui-même; l'enquêteur doute de l'exactitude de la réponse enregistrée; les explications données par le sujet dans son patois même; les explications données par l'enquêteur; entre parenthèses, des indications sur la fonction grammaticale des mots; la déclaration de l'enquêteur sur la manière dont la demande a été rédigé par rapport aux résultats obtenus, etc. (1).

Pour donner une idée approximative de l'enregistrement de l'ALR. I, je reproduis, sur la carte III, huit réponses à des questions différentes:

1° Question 433, le nom donné au «maître de la maison» (on reconnaît l'existence de deux termes).

2° Question 625, le nom donné à la «fête de Saint Pierre»: le mot ancien, *sîmpi̯ătru* (du lat. SANCTUS PETRUS) coexiste avec le mot nouveau *sfîntu petru* (la forme *sfînt* est influencée par le slave).

3° Question 627, le nom de la «fête de Saint-Démètre»: la forme ancienne, *sîmédri̯u* (du lat. SANCTUS DEMETRIUS) est employée par les anciens du village, tandis que la nouvelle génération emploie la forme *ș́fîntu dumítru*, d'une date récente (2).

---

(1) Voir d'autres détails dans la *Rev. de Ling. Rom.*, IX, 1933, p. 99.

(2) Sur les noms roumains composés avec le lat. SANCTUS, cf. O. Densusianu, dans la revue *Grai și Suflet*, (Bucarest), III p. 433; G. Pascu, dans la *Revista Critica*, (Iași), III p. 47 et mon

4° Question 632, le nom pour désigner «les giboulées de Mars»: on emploie soit le nom *zilele babelor* «les jours des vieilles femmes», soit *Dochia* «Eudocie». L'informateur s'est senti obligé d'ajouter «qu'alors on part pour la montagne».

433 cắtă-mọșu [sau] al mai bătrîn din căsă [sau] stăpînu cășî 1/67 Jupalnic, Severin	625 sîmpiătru sfîntu pătru 825/169 Bumbeștii de J. Gorj	627 (bătrînii) sîmédru căĭ dă beubéțî ĭ̃ ... (tinerii) sfîntu dumitru 530/217 Serbești, Bacău	632 zîlile băbẹilor pi la dokița jos șî să duc la múnțĭ 229/54 Hodac, Mureș
1225 lucáfăr lucáferĭ (pl.) ~ dă zorĭ ~ dă miezu nópțî ~ dă cu siárĭ 720/249 Poiana, Ialomița	1402 zînă zîne (pl.) (nu știe ce e; are formă femeiască) 270/6 Vima M., Someș	1456 șẹtoră șẹterĭ (pl.) 217/19 Poiana, Năsăud	1609 mnẹrę albă zăhár (puțini zic) 51/107 Semlac, Arad

5° Question 1225, pour le nom de «Vénus» le roumain conserve le mot *luceafăr* (du lat. LUCIFERUS, cf. REW[3], 5141) et il distingue trois espèces: *luceafărul de zori* «l'étoile du matin», *luceafărul de miezul nopții* «l'étoile de minuit» et *luceafărul de cu seară* «l'étoile du Berger».

---

article *Le più importante feste presso i Romeni*, dans la *Revue des études indo-européennes*, t. I (Bucarest), 1938, fasc. 2-4, pp. 481-518, où sont reproduits aussi les résultats des enquêtes sur les mots *Sfântul Petru* et *Sfântul Dumitru* (cf. surtout les pages 14-15 et 17-18 de l'extrait). Cf. aussi REW, 3.ª ed., 7569.

6° Question 1402, pour le nom de la «fée»: *zână*, du lat. DIANA (cf. REW[3], 2624 et Al. Rosetti, dans *Bulletin linguistique,* X, 1942, Bucarest, pp. 86-88). L'informateur connaît le mot sans qu'il en sache exactement son contenu sémantique; il croit que c'est a une forme «féminine».

7° Question 1456, le nom du «violon»: *ceteră*, du lat. CITHERA (cf. REW[3], 1953); mot conservé seulement dans une partie de la Transylvanie du Nord.

8° Question 1609, le nom du «sucre»: à coté du *zăhăr* ou *zăhár*, d'origine assez récente, on emploie encore, en Transylvanie, le mot *miere* (du lat. MEL; cf. REW[3], 5469), ayant aussi la signification de «miel». La réponse prouve que dans cette commune le «sucre» reçoit le déterminant *alb* «blanc» (ayant la forme féminine *albă* «blanche», car le mot roumain *miere* est de genre féminin) pour que la nouvelle acception du mot ne soit pas confondue avec le vrai miel, qui a une couleur plutôt jaunâtre.

Ces huit réponses, de huit communes différentes, reflètent d'une manière assez évidente, semble-t-il, l'importance et la richesse des résultats des enquêtes linguistiques roumaines.

Détails techniques. — Les réponses ont été écrites sur une feuille double, ayant les dimensions de 20/17 centimètres. On s'est servi d'un crayon chimique, pour que l'original ne s'efface pas avec le temps. La copie est restée intacte; de cette manière on peut toujours faire une étude détaillée sur le parler de chaque village enquêté. La première feuille a été divisée en huit fiches, ayant la dimension de 5/9 centimètres (voir la page 87 du questionnaire). Sur chacune de ces fiches est inscrit en haut le numéro de la demande; vient ensuite la réponse donnée par l'informateur et, en bas, le nom de la commune et le département (lorsque celui-ci est indispensable). Les derniers numéros ont la signification suivante: le premier indique la commune,

car sur les cartes linguistiques c'est à l'aide de celui-ci qu'on arrive à l'identifier; le deuxième numéro (le dénominateur de la fraction) indique l'ordre d'enquête (1).

À l'aide de ce procédé, après que j'eus détaché les fiches originales les unes des autres, j'ai pu faire la rédaction d'une carte sur les fiches mêmes, et à les donner, avec les indications nécessaires, directement au cartographe, sans avoir besoin d'en faire une copie. La correction des épreuves se fait directement d'après le manuscrit original et on peut éviter beaucoup d'erreurs qui se glisseraient aisément dans ces matériaux si pleins de signes diacritiques et d'accents.

4° L'ENQUÊTEUR

Il est hors de doute que les résultats des enquêtes linguistiques dépendent avant tout de l'enquêteur, car c'est lui qui, le premier, interprète les matériaux qu'il a réunis. C'est lui qui entend de la bouche de l'informateur les différents sons qu'il doit «relier» aux signes de la transcription phonétique fixée d'avance, et c'est toujours lui qui doit combler les lacunes du système de transcription, système naturellement imparfait, car personne n'est en mesure de prévoir tous les sons des différents parlers avant que l'enquête n'ait été faite sur place. — Dans ce qui suit je veux insister sur quelques aspects du problème de l'enquêteur, considéré souvent, à tort, comme une simple «machine» qui reste impassible et se contente d'enregistrer ce qu'elle entend.

---

(1) Je me permets de conseiller, pour les futures recherches, d'employer une feuille plus grande, sur laquelle on puisse placer dix fiches (au lieu de huit); de cette façon il sera plus aisé de faire la comparaison avec la colonne correspondante du questionnaire qui compte, elle aussi, dix demandes, et l'enquêteur pourra se rendre compte à chaque moment que les réponses qu'il enregistre correspondent exactement aux numéros du questionnaire.

I. **L'enquêteur avant l'enquête.** — Celui qui s'est décidé à consacrer quelques années de sa vie à recueillir des matériaux linguistiques sur place et pour les publier, avec toutes les observations nécessaires, doit se rendre compte que sa tâche est de beaucoup plus difficile que celle du linguiste placé devant une carte linguistique, imprimée avec beaucoup de soin, qu'il doit interpréter.

1° *Le travail des prédécesseurs.* — Avant de commencer son travail, l'enquêteur fera bien de s'informer le mieux possible de la *manière dont ont travaillé les enquêteurs* des autres Atlas linguistiques. La participation à des enquêtes semblables est extrêmement désirable, car même les pages d'une «Méthode» ne seraient jamais en mesure d'expliquer les multiples aspects d'une enquête linguistique et surtout de donner sur eux tous les renseignements nécessaires. Bien qu'il y ait de grandes différences entre les pays romans je peux affirmer, fort de ma propre expérience, que le *paysan* réagit souvent de la même manière partout. L'informateur qui vit à la campagne est méfiant lorsqu'il habite les vallées des Pyrénées ou des Alpes, aussi bien que celles des Carpathes. Gagner sa confiance, est une tâche qui incombe partout à l'enquêteur. Ma participation aux enquêtes linguistiques des autres pays romans, je le répète, fut, pour moi, une expérience que je n'aurais jamais acquise par la lecture de toutes les informations données jusqu'à présent sur les enquêtes dialectales; d'ailleurs peu d'enquêteurs ont tenu à révéler leur vie intime durant les enquêtes. Ce fait est très explicable: presque chaque village étudié représente pour lui des moments agréables mais aussi, et souvent, très durs, qu'il ne veut pas faire revivre pour d'autres.

2° *La connaissance de la vie sociale et des coutumes* du peuple dont on veut étudier la manière de parler

est une autre condition fondamentale pour un enquêteur. Cette tâche est l'une des plus difficiles à remplir, soit à cause du manque d'études spéciales sur ce point, soit par le fait que ce problème est très complexe, car il renferme toute la vie d'un peuple. Toutefois, une étude des principaux ouvrages dans ce domaine s'impose comme une condition *sine qua non.* Privé de ces connaissances préliminaires, l'enquêteur ne sera pas en mesure de saisir et de compléter par des informations supplémentaires les réponses données par les informateurs. Pour cette raison et d'autres de même importance, j'ai soutenu, avec conviction, *la supériorité de l'enquêteur indigène* par rapport à l'enquêteur étranger qui ne peut connaître les conditions spécifiques d'un pays qu'après de longues études (1).

3° *Une connaissance approfondie de son questionnaire.* – Pour certaines parties du questionnaire cette connaissance peut être assez limitée; c'est le cas des objets les plus connus. Mais dès qu'on pénètre dans la vie religieuse, les coutumes, etc., il est indispensable que l'enquêteur connaisse le *but* des demandes du questionnaire. Cette condition doit être remplie même lorsqu'il s'agit de demandes qu'on fait traduire en patois. L'informateur, comme il est assez normal d'ailleurs, s'intéresse, participe lui aussi à cette recherche et se donne de la peine pour en comprendre l'utilité et l'importance, en demandant souvent des informations à l'enquêteur, et celui-ci doit pouvoir répondre, car s'il ne sait pas donner une réponse satisfaisante, il est comparé au médecin qui ne peut préciser tout de suite une

(1) Voir mon travail *Buts, o. c.*, pp. 200-201. Par cette affirmation je ne veux pas nier absolument qu'un étranger puisse arriver, lui aussi, après un long séjour dans un pays, à connaître sa vie intime.

maladie. Une fois qu'on a perdu la confiance de l'informateur, il est assez difficile la regagner. A ce propos, je me rappelle combien de fois mon collègue E. Petrovici a dû me demander des informations sur les demandes trouvées dans la partie de mon questionnaire, employée par lui au cours de son enquête. Il est souhaitable que l'enquêteur non seulement collabore à la rédaction d'un questionnaire, mais qu'il le compose lui-même, car c'est alors qu'il est obligé de s'informer de tous les problèmes inclus dans cet instrument qui provoque les réponses. — La connaissance de la vie des paysans roumains et le fait que j'ai rédigé moi-même mon questionnaire ont déterminé l'affirmation de M. Jaberg sur les résultats de mes enquêtes: «Die soziale Schicht, die das Material geliefert hat, ist einheitlicher als bei irgendeinem andern bis jetzt erchienenen europäischen Sprachatlanten» (*Vox Romanica*, v, 1940, p. 52). En un mot très simple: l'enquêteur doit bien savoir ce qu'il veut faire au cours de ses enquêtes.

4° *Bien préciser le plan de l'enquête.* — Il est indispensable de délimiter d'avance, dans les moindres détails, le plan d'enquête. Sans cette délimitation, l'enquête perdra de son uniformité, condition nécessaire pour que les matériaux linguistiques puissent être comparés entre eux. Par conséquent, l'enquêteur doit savoir avant tout quels informateurs il devra choisir, les communes à étudier, comment poser les questions et les réponses qu'il est bon d'enregistrer, car il est impossible de mettre par écrit tout ce qu'un informateur un peu trop communicatif peut raconter pendant une enquête qui dure plusieurs jours. Ma tâche à ce point de vue a été assez facile, étant donné que j'avais préparé moi-même mon plan de travail. Si le plan de l'enquête n'est pas bien délimité, ou s'il est trop étendu, on risque de ne pas réussir à le mener à bon port, ou de tirer sur place des conclusions qui ne sont pas les mêmes pour la partie du territoire déjà étudiée.

II. **L'enquêteur pendant l'enquête.** — Il doit essayer autant que possible d'être le *même* pendant toutes les années de son travail. Je sais par ma propre expérience que cette condition est très difficile à remplir, mais la bonne volonté et un contrôle soutenu peuvent aboutir à réaliser cette condition, qui rend plus facile l'examen des matériaux recueillis.

1° *En face de l'informateur ou des informateurs.* — L'enquêteur doit faire tout son possible pour gagner leur confiance. Les gens de la campagne sont très simples et assez souvent rudes dans leurs habitudes, et très méfiants envers les «messieurs» de la ville, qui ont le «courage» de visiter leurs bourgades, témoignage vivant de la vie patriarcale d'un peuple. L'enquêteur doit savoir que tous ses pas, tous ses mouvements, toutes les attitudes qu'il prendra en différentes circonstances seront examinés et en détail, et ses moindres faux-pas peuvent déterminer chez ses informateurs une attitude sinon directement hostile du moins très réservée qui nuira à la véracité et à la spontaneité des réponses. Qu'il me soit permis de reproduire les lignes suivantes que j'ai publiées après trois années d'enquête (cf. la *Rev. de Ling. Rom.*, IX, 1933, p. 106), car elles renferment les meilleurs conseils que je puisse donner à un enquêteur:

«Il doit renoncer complètement à sa vie habituelle et s'adapter à la vie simple et patriarcale des sujets sur le langage desquels il fait porter son enquête. Il doit être considéré pas les paysans non pas comme un «Monsieur de la ville», mais bien comme l'un d'entre eux. Il ne doit pas être gêné par l'aspect rustique des maisons paysannes, ni par la médiocrité du refuge qu'elles lui offrent. Toute ce que lui est offert à coeur ouvert par les paysans, il doit le recevoir, même quand cela ne lui plaît pas. Quand le paysan voit que le «Monsieur» se sent à l'aise et satisfait dans sa modeste

maison, il est content et plus libre en paroles. Il n'a plus la répugnance ni la gêne qu'il ressentait auparavant quand l'enquêteur a frappé à sa porte. Bercez son enfant, s'il pleure, donnez-lui les médicaments que vous avez avec vous, s'il est malade. Aidez-le dans les travaux de la maison ou du ménage, quand vous en avez le temps. Consolez-le quand il a un décès dans sa famille; réjouissez-vous sincèrement à une noce quand il vous invite. Expliquez-lui les difficultés de la vie actuelle et donnez-lui l'espérance de jours meilleurs. Détruisez les idées extrémistes d'après guerre, qui apparaissent dans les villages isolés. Cherchez à respecter sa foi en la puissance de «Celui d'en haut»; adoptez les habitudes caractéristiques du village. Rétablissez la paix dans la famille quand surgissent des malentendus; adoucissez les mécontentements du paysan contre les intellectuels du village. Faites tout ce qui vous est possible pour que ce paysan vous sente proche de lui; alors soyez persuadé qu'il vous répondra avec un profond dévouement. L'âme du paysan peut être gagnée par les plus petites attentions, quand elles sont sincères. La perte du temps qu'elles nécessitent est compensée par la sincérité des réponses».

2° *L'enquêteur ne doit pas influencer les réponses.* — L'enquêteur, surtout quand il est en même temps linguiste, doit se bien garder d'influencer les réponses par ses préoccupations scientifiques. Son travail ne doit pas se borner aux problèmes qui l'intéressent davantage, mais il lui faut considérer le questionnaire comme *un tout,* et accorder dès lors, à chaque partie la même attention et le même intérêt très soutenu. Sur place, il ne doit pas mettre en doute les réponses qu'il reçoit et surtout de *ne pas les rectifier selon ses opinions* (1).

---

(1) A ce sujet, voir mes observations dans la *Rev. de Ling. Rom.*, IX, 1933, p. 105.

III. **L'enquêteur à la rédaction des cartes.** — Lorsque les enquêteurs sont en même temps les auteurs des Atlas linguistiques, — comme c'est le cas pour la Roumanie —, la reproduction des réponses recueillies sur place est incomparablement plus facile que lorsqu'il s'agit de reproduire les matériaux enregistrés par une autre personne. Ce fait est très explicable: devant chaque fiche, l'enquêteur n'a qu'à jeter un regard sur le numéro cartographique (par lequel on indique la commune étudiée; voir les cartes n.os 2 et 3, pp. 294 et 299 pour qu'il revive les moments de son enquête. Il m'est arrivé souvent qu'une tache de cire sur une fiche me rappelait les moments de l'enquête: j'avais dû commencer le travail d'assez bonne heure, à la lumière d'une bougie, — le pétrole était épuisé et on n'en pouvait faire venir d'autre, à cause d'un orage qui avait détruit les voies de communication —, et ce travail matinal était dû à ce fait que mon informateur désirait partir dans une bourgade voisine pour quelques heures et moi-même, fidèle au principe d'un seul informateur, je ne voulais pas le remplacer par un autre. En voyant des gribouillages sur une autre fiche, je me souvenais que mon informatrice répondait en tenant sur ses genoux un de ses enfants, auquel j'avais dû permettre de tirer quelques lignes sur mes fiches mêmes, etc., etc.

Dans ces circonstances, il est assez normal que les notes des cartes soient surchargées d'informations concernant des détails très importants à l'analyse des réponses inscrites sur les cartes.

Celui qui a donné à ces recerches une partie de sa vie, en reproduisant les résultats, les accompagne de toutes les informations qui peuvent venir en aide à une exacte interprétation des phénomènes du langage humain.

IV. **Les enquêteurs de l'Atlas Linguistique Roumain.** — L'Atlas linguistique roumain a deux enquê-

teurs, qui sont en même temps les auteurs des deux Atlas:

1° L'enquête avec le *questionnaire normal* de 2200 demandes a été faite par moi-même et elle a été menée en *301 communes*, avec des informateurs roumains (dans quatre communes, il y a eu aussi des informateurs étrangers: deux ruthènes et deux hongrois) (cf. p. 311).

2° L'enquête avec le *questionnaire développé* a été faite par *trois* enquêteurs, dans 76 communes avec des informateurs roumains et dans 11 communes avec des informateurs d'origine étrangère. M. E. Petrovici a étudié *73 communes roumaines et 12 communes minoritaires;* M. T. Capidan a étudié, avec le même questionnaire, *deux communes* de la Péninsule Balkanique (une commune aroumaine et une commune mégléno-roumaine) et M. Șt. Pașca *une* commune de l'Istrie (étudiée aussi par moi-même, avec mon questionnaire). A l'enquête de M. E. Petrovici dans la région ruthène a collaboré aussi M. Gr. Nandriș (cf. p. 311).

5° LE CHOIX DES COMMUNES

L'idéal pour les études linguistiques serait d'étudier toutes les communes d'un pays; étant donné que cet idéal n'est pas réalisable, on doit se contenter d'un nombre *assez limité*. De là, l'embarras du choix et la necessité de fixer encore sur ce point des principes qui tiennent compte de la situation sociale et économique de chaque pays (1).

---

(1) Voir à ce sujet mes opinions dans *Buts, o. c.*, pp. 201-208; je reviens sur elles de la manière qui suit.

I. Quelques principes sur le choix des communes.

Mes constations à ce sujet peuvent être résumées comme suit:

1° *La désignation antécédente et définitive des communes à étudier est souvent impossible et parfois même nuisible,* pour les motifs suivants: *a)* Dans la plupart des cas il n'existe aucune étude préliminaire qui puisse nous renseigner sur les communes d'un pays au point de vue social et économique. *b)* Les informations qu'on possède ne sont pas toujours satisfaisantes pour les études linguistiques. *c)* Les monographies linguistiques existantes donnent seulement quelques jalons, sans que nous puissions combler les lacunes quand il s'agit de régions pour lesquelles manquent les études dialectales. *d)* On ne peut jamais savoir d'avance si tel ou tel point est intéressant ou non au point de vue linguistique.

2° *Une partie des points à étudier peut être déterminée d'avance.* C'est le cas pour les centres ruraux les plus importants et pour certains autres bien connus, soit par les métiers qui s'y exercent, soit par la place qu'ils occuppent dans le réseau des vois de communication (par exemple, la dernière commune d'un côté ou de l'autre des Carpathes, etc.).

3° *Il faut laisser assez de liberté à l'enquêteur, pour qu'il puisse changer même les points fixés d'avance.* — C'est la réalité des choses qui oblige le plus souvent à laisser de côté même d'importants principes fixés avec beaucoup de soin dans son bureau de travail. En voici deux exemples: les documents historiques mentionnent telle commune depuis des siècles, sans interruptions, ce qui signifie sans doute qu'il s'agit d'un ancien centre qu'on doit étudier. Arrivé sur place on constate facile-

ment que l'ancienne population a été déportée ou décimée (comme il est arrivé malheureusement au cours de cette guerre) et que les habitants sont de nouveaux venus dans la région. Il est hors de doute que le langage de ces derniers est intéressant à étudier; mais il ne peut pas être pris en considérations lorsqu'on *veut constituer une image linguistique vraie d'un pays à l'aide d'un certain nombre de centres humains dont on étudie le langage.* — Les études régionales font mention d'un centre quelconque, et soutiennent qu'il est d'ancienne date; arrivé sur place on se convainc facilement que de l'ancienne population il n'existe aucune trace et que la nouvelle population est venue d'un peu partout. La même conclusion s'impose que dans le cas précédent. — L'enquêteur, ayant la liberté de changer les points de son enquête, saura bien résoudre ce problème, tout en tenant compte de certains principes fixés d'avance.

4° Dans mes enquêtes, j'ai fait *sur place* la détermination des points à étudier, en tenant compte des informations reçues de la part des autorités administratives de la région et *en les contrôlant par le témoignage des gens du pays qui connaissent mieux les faits locaux.*

5° *Les grands centres.* — Une seule enquête ne suffit pas quand il s'agit des villes, car le langage qui y est en usage est plus complexe qu'il ne paraît. A cette occasion je me contente de dire qu'en Transylvanie j'ai étudié d'ordinaire le parler d'un faubourg de la ville, sans pouvoir affirmer par la suite (comme on peut le faire pour un village) que le langage enregistré représente celui de la ville même.

Les villes sont une «mosaïque» de parlers: le parler des intellectuels, des commerçants, de l'armée (elle-même composée de paysans venus de différentes régions du pays), des ouvriers, des agriculteurs de la périphérie de la ville, des employés, etc. À quelle porte doit frapper l'enquêteur? Qui, parmi ces individus, peut

affirmer que ses aïeux sont originaires de la ville même, sans avoir séjourné longtemps ailleurs? Pour la Roumanie, ces centres n'ont pas eu, dans le passé au moins, le même rôle que les centres de l'Occident.

En étudiant plusieurs de ces centres, j'ai essayé de trouver mes informateurs surtout parmi les agriculteurs des faubourgs, attendu qu'ils sont en contact étroit avec les gens de la campagne.

6° *Les conditions imposées par moi pour le choix d'un point.* — Les critères peuvent être résumés de la manière suivante:

a) Qu'il s'agisse d'un établissement ancien. Cette condition peut être facilement vérifiée sur place, evidemment pour une durée de deux siècles au plus.

b) Qu'il y compte une population d'au moins 700 habitants. Je crois que les agglomérations humaines plus petites, n'ayant pas «une vie propre», sont souvent sous l'influence et, on peut même dire, à la merci des centres plus importants qui exercent sur elles, par leur prestige, une forte influence linguistique.

c) Qu'il ait un caractère plus ou moins conservateur. J'ai évité les communes dont la population se déplace dans la plaine, à grande distance, pendant les travaux agricoles d'été, de même que celles où la population pratique en grande mesure le commerce ambulant, etc.

d) Que l'élément roumain soit en majorité par rapport à l'élément étranger.

e) Que ce ne soit pas un centre industriel, ayant une population venue de divers endroits du pays. Mon questionnaire a été rédigé en premier lieu en tenant compte de la vie de la campagne, car celle-ci représente au moins 80 0/0 de la Roumanie.

f) La présence d'une station de chemin de fer a été indifférente pour moi, car l'introduction de celui-ci n'a pas eu la même influence que dans l'Occident, au moins jusqu'à présent.

II. Un réseau de points suffisamment serré.

Pour l'ALR. I le principe était d'étudier des communes *distantes l'une de l'autre de 30 à 50 km.* Cette distance a été *plus réduite dans les régions montagneuses*, à cause de la diversité des parlers; *dans la plaine*, au contraire, elle a été *un peu plus grande*, vu que les voies de communication sont plus faciles et le contact entre les individus plus fréquent.

On compte d'ordinaire pour mon enquête 301 points; mais en réalité j'ai fait 308 enquêtes avec le questionnaire de 2200 demandes, qui se répartissent de la manière suivante: *292 points* pour le dialecte *daco-roumain; 2 points* pour le dialecte *istro-roumain; 5 points* pour le dialecte *aroumain* (ou macédo-roumain); *2 points* pour le dialecte *mégléno-roumain; 2 points* pour le dialecte slave des *Ruthènes; 2 points* pour le dialecte *hongrois des Szeklers; 3 parlers individuels* de trois écrivains, des trois plus importantes provinces de la Roumanie: M. *Al. Brătescu-Voinești* pour la Munténie (La Grande Valachie), M. *M. Sadoveanu* pour la Moldavie et M. *I. Agârbiceanu* pour la Transylvanie. Les matériaux linguistiques recueillis ont été transcrits sur *677.600 fiches.*

Pour l'ALR. II (la deuxième partie de l'Atlas), M. E. Petrovici a étudié 84 points, (avec 87 relevés) dont 76 avec le questionnaire développé de 4800 demandes, et 11 points avec le même questionnaire réduit à 2700 demandes. Ses points sont repartis de la manière suivante: *73 points* appartenant au dialecte *daco-roumain; 1 point* au dialecte *istro-roumain* (étudié par Șt. Pașca); *1 point* au dialecte *aroumain* (étudié par T. Capidan); *1 point* au dialecte *mégléno-roumain* (étudié par T. Capidan); *2 points* appartenant à la *langue hongroise; 2 points* appartenant aux parlers *ruthènes* (en collaboration avec M. Gr. Nandriș); *2 points serbes; 2 points bulgares; 2 points des parlers saxons* de la Transylvanie et *1 point*

tzigane Les matériaux linguistiques de cette deuxième enquête sont groupés sur *394.500 fiches*.

En répartissant un point de l'ALR. I selon la superficie et le nombre des habitants du territoire étudié, nous arrivons à la proportion suivante: 1 point de l'ALR. I correspond à peu près à 1000 km.² et à 55.000 habitants. En excluant les dialectes transdanubiens et en ajoutant aussi les points de l'ALR. II, la proportion est la suivante: 1 point de l'ALR. I et II correspond à peu près à 800 km.² et à 48.000 habitants.

Ce réseau de points place l'Atlas roumain, au point de vue de la densité, avant l'Atlas français de J. Gilliéron (un point à 830 km.² et 64.000 habitants) et après l'Atlas italo-suisse de MM. K. Jaberg et J. Jud (un point à 765 km.² et 98.000 habitants).

III. **Un aperçu sur l'aspect général du point étudié.**

Avant de commencer l'enquête proprement dite, je me suis fixé un bon nombre de questions auxquelles l'informateur devait répondre. À l'aide de celles-ci, j'ai été en mesure: *a)* de passer en revue la situation présente de la commune; *b)* de saisir des aspects de la vie sociale, culturelle, économique et ethnique du village qui ont pu échapper à mon attention; *c)* d'apprendre au sujet la manière de répondre; *d)* de lui montrer que le travail que nous décidions de faire ensemble touche de près l'histoire du village.

Voici la liste de ces demandes: 1° le nom officiel du point; 2° le nom populaire; 3° le nom qu'il a eu antérieurement; 4° le surnom; 5° la dénomination étrangère (c'est-à-dire dans une autre langue que le roumain); 6° quel nom les paysans se donnent-ils?; 7° le terme collectif pour les habitants de la région; 8° le nom de la rivière ou des rivières qui passent par le village ou dans les environs; 9° les affluents; 10° la montagne ou les montagnes des environs; 11° les dénominations topiques de la limite du village; 12° les parties du

village avec leur nom; 13° le nombre des habitants; 14° le nombre des maisons; 15° les villages voisins et leur nom populaire; 16° quel est celui de ces villages où l'on parle différemment?; 17° le nom dialectal de la province; 18° la localité où se trouve la jurisdiction ecclésiastique; 19° le tribunal et la justice de paix auxquels s'adressent les habitants; 20° y a-t-il un endroit de villégiature dans les environs?; 21° les hôtels et les restaurants du village; 22° quelle sorte et combien d'étrangers y a-t-il dans le village?; 23° les monuments historiques; 24° les livres anciens et leurs possesseurs; 25° où les habitants travaillent-ils?; 26° à quelles écoles secondaires et supérieures envoient-ils leurs enfants?; 27° les caractéristiques du patois des villages voisins dont les habitants se moquent; 28° le nombre des écoles primaires et des instituteurs; 29° le nombre et le nom des prêtres; 30° d'où sont-ils originaires?; 31° y a-t-il ou y avait-il des colons venus d'autres régions?; 32° l'occupation des habitants; 33° l'aspect du village d'après la configuration du terrain; 34° les traditions sur la formation du village; 35° la confession des habitants; 36° les offices publics du village; 37° l'aspect du village au point de vue commercial; 38° les prénoms des garçons et des filles; 39° les noms de famille les plus répandus; 40° les surnoms donnés aux hommes, aux femmes, aux garçons, aux jeunes filles, aux vieillards et aux vieilles femmes du village; 41° avec quels villages voisins conclut-on des mariages?; 42° d'autres faits caractéristiques.

Les matériaux enregistrés à l'aide de ces demandes ont une grande importance pour une analyse précise des localités étudiées par moi-même; ils seront publiés dans le volume introductif de chaque Atlas. Lorsque le linguiste, en étudiant une carte de l'Atlas, trouvera une forme ou un mot inattendu au milieu de l'aire d'une autre forme ou d'un autre mot, il pourra facilement examiner les informations données sur la commune, d'où jaillira l'explication de cet état linguistique.

J'espère que dans les volumes futurs de l'Atlas je pourrai publier une carte qui indiquera les relations du village étudié avec les centres environnants, de même que des cartes où se trouveront indiqués les foires ou les marchés, les centres de la jurisdiction ecclésiastique, le siège des tribunaux et de la justice de paix.

6° LES INFORMATEURS.

Les résultats d'une enquête linguistique dépendent en grande partie de l'effort intellectuel fait par l'informateur et de la sincérité avec laquelle il s'efforce de comprendre les demandes et d'y répondre. L'enquêteur doit chercher, à tout prix, un informateur ou des informateurs qui connaissent et prononcent le mieux possible le parler de la commune étudiée.

I. **Les conditions du choix.**

Au choix de mes informateurs, j'ai mis les conditions suivantes:

1° Qu'ils soient originaires de la commune à enquêter.

2° Que leur famille soit, elle aussi, originaire de la localité.

3.° Que la femme (ou le mari, selon le cas) de l'informateur soit de la même commune. Lorsque la femme venait d'un hameau dépendant de la commune, j'ai mentionné scrupuleusement cette situation.

4° Que l'informateur possède lui-même une propriété rurale, si petite soit-elle. Mes informateurs remplissaient facilement cette condition, étant donné que les paysans roumains sont en grande partie de petits propriétaires terriens.

5° Qu'il s'ocupe lui-même d'agriculture et descende d'une famille d'agriculteurs. Dans le cas contraire, il ne serait pas en mesure de répondre à mon

questionnaire conçu en premier lieu en vue de connaître la vie de la campagne. J'ai toujours préféré les paysans de condition moyenne, car les paysans plus riches sont souvent sujets aux influences du langage des villes, qu'ils s'efforcent d'imiter. Les paysans plus pauvres sont contraints de travailler là où ils trouvent du travail, et par conséquent leurs déplacements loin de la commune déterminent une influence des autres parlers (1).

6° Que l'informateur n'ait pas séjourné longtemps loin de son village, dans une autre région, parce que dans ce cas il est assez difficile, si non impossible, sans avoir fait des recherches spéciales, de déterminer les réminiscences et même les façons de prononciation qu'il a pu rapporter du lieu de son séjour. Il ne faut pas oublier qu'un bon informateur seul est un témoin suffisant du parler d'un village.

7° Qu'il soit illettré, lorsque cette condition peut être remplie. L'enquête avec ces informateurs est parfois un peu plus difficile, mais la peine est compensée par la sincérité de leurs réponses.

Les sujets ayant une certaine instruction ne sont pas de mauvais informateurs s'ils ne sont pas dominés par la tendance d'embellir leur façon de parler ou d'imiter le langage de la classe des intellectuels. A noter qu'il y a aussi des illettrés qui ne peuvent pas se soustraire à l'influence du langage des villes.

Même lorsque les informateurs ont achevé les cours de l'école élémentaire, leurs connaissances se réduisent souvent à savoir écrire leur nom et à lire avec assez de difficulté. Cette affirmation est valable surtout pour ceux qui furent les miens.

8° J'ai refusé la collaboration des personnes consi-

---

(1) J'ai publié une statistique sur l'occupation de mes informateurs pour 164 communes dans la *Rev. de Ling. Rom.*, IX, 1933, p. 108. Ne disposant pas actuellement de mes notes, je ne suis pas en mesure de donner la même statistique pour tous les informateurs.

dérées par les autres villageois comme des gens parlant à la manière des «messieurs», bien que les intellectuels des villages fussent très étonnés de mon choix (ils me disaient: «il n'y a rien à faire, si vous voulez travailler avec les gens simples»). Les personnes arrivées à la conviction que leur façon de parler n'est plus assez «jolie» ne peuvent pas donner de réponses valables, car elles sont tout le temps dominées par la crainte de ne pas «bien» prononcer les mots.

9° J'ai évité aussi les personnes qui ont fait leur service militaire après la guerre de 1914-1918, car à cette époque existait la tendance de déplacer les paysans d'une province à l'autre, dans le but de réaliser plus tôt l'union spirituelle entre toutes les provinces roumaines. Un informateur de la Transylvanie qui avait fait son service militaire pendant deux ans dans la Munténie ou dans la Moldavie, n'avait pu se soustraire aux influences des parlers de ces régions. S'il est choisi comme informateur, ses réponses ne peuvent pas donner une image exacte et véridique du parler de la commune étudiée.

10° J'ai préféré les informateurs qui n'avaient pas fait le service militaire. Il est assez normal que leur nombre n'est pas très grand.

11° J'ai évité de même les sujets qui avaient séjourné longtemps *à l'étranger*, exception faite pour les prisonniers de guerre.

12° Que l'informateur ait une intelligence *naturelle*, qui ne soit pas due à l'instruction reçue. J'ai rencontré souvent des personnes qui comprenaient sans beaucoup d'explications, ma tâche; ils me disaient: «vous voulez savoir comment parlaient nos parents et nos aïeux et comme je parle, moi, avec ma femme et avec mes enfants et non pas comme je dois parler avec «Monsieur le Curé» *(Domnul Părinte* = Monsieur le Père; nom qu'on donne au curé du village) ou avec le maire».

13° Que l'informateur ait une bonne dentition, et surtout les incisives supérieures et inférieurs, afin d'obte-

nir une prononciation la plus claire possible. Lorsqu'il arrivait que l'informateur eut un écartement naturel entre les dents de devant, j'en ai fait une mention spéciale dans mes notes. Cette condition est souvent assez difficile à remplir, étant donné la faible dentition des paysans. Qu'il me soit permis de reproduire l'observation d'une bonne femme illettrée, mais très intelligente, que je n'ai pas pu choisir comme informatrice à cause de sa mauvaise dentition; elle s'adressa à une autre femme qui rentrait justement dans ma chambre de travail: «Toi non plus, tu n'es pas bonne, car le Monsieur veut travailler avec des femmes qui ont des dents!».

14° Que l'âge des informateurs soit de trente à soixante ans, car à mon avis, c'est surtout à partir de trente ans qu'un paysan arrive à bien connaître la terminologie des objets, c'est-à-dire après qu'il s'est marié et est devenu lui-même «maître chez soi». Les sujets plus jeunes ont une tendance accentuée vers l'innovation et le «parler plus beau»; les sujets plus âgés n'ont pas souvent assez de patience, de spontanéité et leur mémoire ne réagit pas sur-le-champ.

15° J'ai évité les sujets malades, car la maladie détermine des états d'âme spéciaux; ces informateurs, comme j'ai pu m'en convaincre à l'occasion des enquêtes préliminares ne sont pas suffisamment communicatifs et leur maladie les préoccupe et les tourmente, rendant par la suite l'enquête assez difficile.

16° Au point de vue *du sexe,* j'ai essayé toujours, lorsqu'il était possible, de choisir aussi des sujets femmes, car les femmes ont parfois un langage plus conservateur. D'ordinaire parmi les quatre ou cinq communes étudiées dans une département, *au moins une* l'a été à l'aide d'une informatrice. L'enquêteur rencontre des difficultés à persuader les femmes de sacrifier deux ou trois jours pour l'enquête, car les soins du ménage les en empêchent, et elles se gênent de s'attabler avec «un monsieur de la ville». L'alternance des «sujets hommes et des sujets femmes» est très intéressant au

point de vue linguistique; lorsqu'on demande les termes du métier à tisser les hommes répondent: «les femmes savent mieux que nous ces termes»; les femmes de leur côté, lorsqu'il s'agit de la terminologie de la charrue: «les hommes savent mieux que nous leurs noms».

Si un lecteur quelconque trouve que ces conditions mises dans l'enquête linguistique roumaine pour le choix des sujets sont *trop exigentes* et même *pédantes*, qu'il me soit permis de lui répondre le plus brièvement possible: *aucune précaution ne doit être considérée ni trop exigente ni trop pédante, lorsqu'elle assure la véracité et l'exactitude des réponses enregistrées;* le linguiste doit bien savoir à quoi s'en tenir lorsqu'il analyse et interprète les cartes linguistiques.

II. **Les informations sur les informateurs.**

Le volume introductif de chaque Atlas (1) donnera d'amples informations sur les sujets. Dans la partie introductive du questionnaire, j'ai prévu sur ce point les demandes suivantes: 1° le nom de famille et le prénom de l'informateur (ou des informateurs); 2° l'âge; 3° l'occupation; 4° les langues qu'il parle; 5° où et quand il a fait son service militaire; 6° a-t-il été longtemps en d'autres localités; 7° a-t-il jamais été en contact avec la ville et dans quelles villes ses besoins économiques

(1) Je n'ai pas voulu publier le volume en même temps que les cartes pour la raison suivante: Je ne me sentais pas en mesure de publier toutes mes observations sur l'enquête avant d'avoir examiné au moins la moitié des matériaux enregistrés. Les deux grands volumes avec les 302 cartes linguistiques ne reproduisent qu'à peu près cent mille fiches sur les 677.600 réunies par moi. Il m'est donc impossible d'affirmer que j'ai revu au moins une bonne partie des matériaux pour en tirer des observations qui ne puissent, plus tard, réclamer de nombreuses corrections.

le mènent-ils?; 8° combien d'enfants a le sujet et combien parmi eux ont fréquenté les écoles moyennes ou supérieures?; 9° combien de temps reste-t-il en contact avec eux§; 10° le surnom du sujet; 11° quels journaux lit-il?; 12° sa dentition et ses tendances de prononciation; 13° le sujet est-il intelligent, médiocre, timide, hardi, ou insolent?; 14° d'où sont ses parents et quels sont leurs noms?; 15° leurs occupations; 16° est-il marié?; 17° localité d'origine de sa femme; 18° le nom de sa femme; 19° les maladies dont il a souffert; 20° les défauts corporels.

III. **Un ou plusieurs informateurs.**

Il est hors de doute que *pour l'étude du langage d'une seule commune il est indispensable de mener l'enquête auprès de plusieurs informateurs d'âge et de sexe différent.*

Pour une enquête qui s'étend à tout le territoire d'un pays ou à toutes les régions où se parle la même langue, il est recommandable d'étudier le language d'un seul individu, sans exclure toutefois des *enquêtes parallèles* avec d'autres informateurs. Le sujet principal est indispensable, car c'est seulement en procédant de cette manière qu'on *arrive à comparer les matériaux linguistiques* des différentes communes. Si le parler est enregistré par l'intermédiaire de plusieurs informateurs ayant chacun d'eux une éducation scolaire et un passé différent de ceux des autres, le linguiste, en étudiant les réponses d'une commune, doit se demander à chaque instant lequel des informateurs a donné la réponse.

Il est en même temps normal de demander plutôt à une femme les termes qui désignent les objets de la cuisine et ceux concernant les outils de menuiserie à un homme. En ce cas aussi, d'après l'expérience faite en Roumanie, je conseille de procéder avec une très grande attention, vu qu'il y a parmi les représentants des divers métiers d'une commune des personnes venues

de régions lointaines où le langage présente des particularités phonétiques asser diverses. (C'est surtout le cas des forgerons qui sont souvent des tziganes.

Dans les enquêtes pour l'ALR. I j'ai toujours eu recours *à un seul informateur principal*, en prenant pour ce choix les précautions nécessaires. Les conditions qui devaient remplir mes informateurs, m'ont permis de croire que les matériaux linguistiques enregistrés représentent bien le parler de la majorité de la population d'une commune.

Lors de mes enquêtes j'ai interrogé souvent des *informateurs secondaires*, comme le prouvent les cartes linguistiques publiées jusqu'à présent (cf. ALR. I, carte 3, note 558; carte 9, note 528; carte 11, note 385, etc. etc.) Je tiens à ajouter que les réponses des informateurs secondaires sont reproduites d'ordinaire dans les notes des cartes en venant en aide par ce procédé aux linguistes qui les étudient ([1]).

Je parlerai dans le volume introductif de mon Atlas des communes étudiés à l'aide de deux informateurs. Mon but était justement de me rendre compte des différences qui peuvent exister entre la manière de répondre de plusieurs informateurs.

Dans les enquêtes pour l'ALR. II, M. E. Petrovici a

([1]) L'affirmation catégorique de M. S. Pușcariu: «adepte convaincu des principes de Gilliéron, M. Pop a travaillé dans chaque commune avec *un seul sujet*. Son enquête représente donc une série de 301 parlers individuels» (dans la préface du premier volume de l'ALR. I, p. 10) s'explique par le fait qu'il a assisté *seulement une fois* «pendant presqu'une heure» *durant mes sept années d'enquête*, à Bran (Transylvanie), lorsque j'avais conduit, dans cette bourgade, une informatrice de la commune *Fundata* (département *Brașov*) pour qu'il puisse vérifier sur le vif la présence, à la fin des mots, de la voyelle *u* chuchée, dont il soupçonnait l'existence (la commune *Fundata* se trouve à une quinzaine de kilomètres de Bran).

travaillé avec plusieurs informateurs, étant donné que son questionnaire renfermait la terminologie spéciale de différents métiers ([1]).

7° LA TRANSCRIPTION PHONÉTIQUE

Les deux Atlas linguistiques roumains ont *la même transcription phonétique.* Le système international de transcription imaginé par moi et par M. E. Petrovici et présenté dans une séance du Musée de la Langue Roumaine (cf. *Dacoromania,* v, 1927-1928, page 905) fut abandonné au profit d'un système de transcription phonétique ayant comme base *la graphie officielle roumaine.* Aux lettres de l'alphabet roumain nous avons ajouté les signes diacritiques parmi les plus connus.

Voici quelques détails: *les voyelles ouvertes* sont indiquées par un crochet souscrit (ę, ǫ) et celles *très ouvertes* par deux crochets: *ę̨, ǫ̨,* etc. *Les voyelles fermées* sont marquées d'un point souscrit (*ẹ, ọ,* etc.) et les longues à l'aide d'un trait placé au-dessus: *ā, ē,* etc. Les *voyelles chuchées* et les consonnes dévocalisées sont marquées d'une ligne perpendiculaire au dessous des caractères plus petits. Les sons *très brefs* sont indiqués un peu plus au dessus des autres, c'est-à-dire sur une autre ligne. Par une ligne onduleuse nous avons indiqué les syllabes ou les sons prononcés par l'informateur d'une manière peu distincte. Les *semi-voyelles* se reconnaissent d'après un demi-cercle renversé et placé au-dessous: *luce̯áfăr* «Venus», etc. ([2]).

([1]) Pour pouvoir mieux connaître les différences linguistiques entre les générations, il faut rédiger un questionnaire ayant un nombre réduit de demandes, qu'on doit adresser *partout et non seulement d'une façon sporadique* à des personnes d'âge et de sexe différents. Une semblable enquête peut donner de bons résultats seulement si elle est conduite d'après un plan bien conçu.

([2]) Notre système rappelle bien celui préconisé par l'abbé Rousselot pour l'étud des patois français (cf. *Revue des patois gallo-romans,* t. 1, 1887, p. 3-7).

Les consonnes ayant une apostrophe à leur droite sont des sons mouillés (*t'*, *d'*, etc.) ou *palatalisés*, etc.

L'accent aigu marque *l'accent principal*, et le *grave l'accent secondaire*. Les signes sur les lettres *a* et *i*, c'est-à-dire *ă* et *î*, marquent les voyelles caractéristiques du roumain; elles sont les mêmes que celles de l'ortographe officielle et se prononcent de la même manière.

Jusqu'à la publication des volumes introductifs (pour les deux Atlas), chaque volume présente une feuille avec la transcription phonétique employée; on y a indiqué les signes du système de transcription de l'Association Phonétique Internationale (publié par D. Jones, dans *Lautzeichen und ihre Anwendung in verschiedenen Sprachgebieten*, Berlin 1928, pp. 18-27) auxquels correspondent les signes de notre système.

La transcription phonétique de l'Atlas linguistique roumain présente les avantages suivants: *a)* Par la simple omission des signes diacritiques on obtient facilement la translittération de ce qui est noté dans une graphie presque identique à la graphie officielle; *b)* Les personnes qui ne sont pas des spécialistes pourront tirer profit de ces matériaux, sans rencontrer une difficulté quelconque quant à la lecture.

La prononciation des informateurs a été noté d'une manière *impressionniste*, c'est-à-dire *comme elle fut entendue exactement. Toute retouche ou normalisation a été évitée rigoureusement*. Aussi peut-on rencontrer souvent sur les cartes publiées le même mot, du même sujet, ayant deux ou trois formes, selon les variations de prononciation saisies par l'enquêteur.

Il est recommendable pour les futures enquêtes de ne pas établir un système de transcription trop compliqué, car l'enquêteur ne sera pas en mesure de l'appliquer facilement, sans risquer de confondre les différents signes, surtout lorsque l'enquête dure plusieurs années.

Il ne faut pas créer sur place et à la hâte des signes nouveaux, avant de s'être bien assuré de l'existence

réelle de ces sons, car ce qui semble un son nouveau n'est souvent *qu'une particularité phonétique individuelle.*

Pour mieux entendre la prononciation de l'informateur, celui-ci doit se placer en face de l'enquêteur, bien que cette position soit assez souvent peu agréable (l'odeur des caries dentaires, etc.). Il m'est arrivé plusieurs fois que les personnes assises à côté de l'informateur interprétaient sa prononciation d'une autre manière que moi; mais après qu'elles se furent placées en face de lui, leur interprétation est devenue identique à la mienne.

Il faut faire attention aux personnes ayant de grandes moustaches, car celles-ci voilent souvent la prononciation des sons «très faibles». On ne doit pas se contenter d'entendre la prononciation du sujet, mais il faut aussi la «regarder», car c'est en procédant de cette manière qu'on pourra reconnaître des sons articulés, mais non prononcés, que l'oreille ne peut pas saisir (par exemple, en roumain, à côté de la prononciation *k'ept = piept* «poitrine» et de la prononciation *pčept* et *čept,* on trouve la prononciation *ᵖk'ept,* ou la labiale *p* est articulée; on voit bien dans ce cas l'occlusion des lèvres du sujet, mais sans entendre l'explosion). Dès lors l'enquêteur doit suivre la prononciation des informateurs non seulement avec ses oreilles, mais aussi avec ses yeux.

8° LES DESSINS ET LES PHOTOGRAPHIES

Pendant mon enquête je me suis servi souvent de dessins faits sur-le-champ pour mieux expliquer aux informateurs les parties des différents objets. Sur ces cas je donnerai les explications nécessaires dans le premier chapitre des notes des cartes, où j'indique régulièrement la manière dont j'ai posé les demandes.

Les dessins, et les photographies *comme moyen d'interrogation,* c'est-à-dire pour éviter de prononcer les

noms en question, n'ont pas été employés par moi durant l'enquête, parce que mes informateurs, d'ordinaire des personnes illettrées, n'étaient pas en mesure de reconnaître tout de suite les animaux ou les plantes représentées.

Les dessins et les photographies comme moyen de faire connaître les objets ont constitué une des préoccupations les plus importantes de mes enquêtes. Pendant des premières années, j'ai réussi à faire presque deux mille photographies qui représentent des types de maisons, des costumes, des objets, etc. Lorsque les moyens financiers ont été réduits de moitié, à mon vif regret, j'ai dû limiter rigoureusement les dépenses et par conséquent aussi le nombre des photographies.

Pour combler cette lacune je me suis contenté soit d'esquisser les objets sur la fiche même, à côté de la réponse donnée par l'informateur, soit à decrire en détail l'objet en question.

Je dois ajouter aussi que la réalisation de mon désir sur ce point fut assez souvent entravée par les circonstances suivantes:

a) Dans les régions voisines des frontières de mon pays, l'emploi de l'appareil photographique était interdit, les contraventions étant référées à une Cour martiale.

b) Dans les pays limitrophes où habitent de nombreux Roumains et où j'ai fait aussi des enquêtes sur place, il a fallu des interventions diplomatiques, aussi ai-je dû renoncer à l'emploi de l'appareil, car c'était une condition *sine qua non* mise à l'autorisation de mener mon enquête.

c) D'ailleurs comme mes enquêtes se succédaient presque pendant toute l'année, car je pouvais de temps en temps obtenir un congé de l'Université de Cluj (où j'étais maître de conférence de dialectologie), il est arrivé que dans plusieurs villages le temps nuageux et la pluie ne me permettaient pas de prendre des photographies.

Les dessins et les photographies faites sont accompagnées d'une description détaillée des objets, des costumes qu'elles représentent.

9° L'APPAREIL POUR FILMS DOCUMENTAIRES ET LE PHONOGRAPHE

Un petit appareil cinématographique «Kodak» fut utilisé par les enquêteurs de l'Atlas linguistique roumain. Grâce à son aide nous avons enregistré les différentes occupations et coutumes les plus caractéristiques de certaines régions, comme par exemple: le teillage du chanvre, le labourage, le blanchissage à la rivière, la manière de capturer un essaim, diverses manières d'ourdir, de danses populaires etc. Cet appareil nous a permis de fixer des scènes de la vie des villageois sans que ceux-ci puissent se douter qu'ils se trouvaient devant un objectif photographique, par conséquent sans être tentés de modifier l'attitude qui leur est habituelle. Comme d'une année à l'autre les subventions de l'Atlas diminuaient, nous étions contraints de réduire le nombre de ces films documentaires.

Durant les premières années de l'enquête, nous avons porté avec nous *deux phonographes simples,* l'un enregistrant sur un cylindre, l'autre sur un disque. À l'aide de ces appareils nous avons pu réaliser une centaine d'enregistrements. Plus tard, nous avons dû en cesser l'emploi à cause des motifs suivants:

a) Les enregistrements laissaient beaucoup à désirer quant à la clarté.

b) Ils réclamaient une trop forte dépense, impossible à supporter, vu la diminution des moyens financiers.

c) Ils occasionnaient une appréciable perte de temps, qui nous empêchait de faire en temps voulu nos enquêtes linguistiques.

d) Nous nous sommes décidés à faire un certain nombre d'enregistrements phonographiques à la fin des

enquêtes dans des localités choisies au cours des dites enquêtes.

Je crois que les enregistrements sont possible às faire et qu'ils sont utiles pour faire connaître le rythme et la mélodie des parlers, et ce procédé reste un excellent moyen pour les recherches de folklore musical.

10° LES TEXTES DIALECTAUX

Dans chaque commune étudiée j'ai noté, en transcription phonétique, un texte choisi par le sujet lui-même. Ces textes représentent non seulement un miroir fidèle des conditions sociales et économiques de la localité enquêtée, mais en même temps une image des ressources psychologiques des informateurs.

En analysant ces textes, le linguiste sera en mesure de constater si l'informateur principal de mes enquêtes fut une personne *inventive,* capable d'exprimer facilement ses pensées, ou une personne douée de possibilités lexicales et même syntaxiques réduites, se contentant de s'exprimer par des phrases *très courtes,* où les verbes forment presque une série ininterrompue et se succèdent sans être entrecoupés de compléments.

Je tiens à ajouter encore, à l'honneur de mes informateurs, qu'ils désiraient souvent me raconter certains événements de leur existence tourmentée et même les souffrances de leur vie de famille et qu'à la fin du récit, les larmes aux yeux, ils me demandaient d'apposer leur signature au bas du texte.

Pour la manière amicale avec laquelle ils m'ont reçu dans leurs humbles et modestes maisons, me procurant tout ce que je désirais et me soignant avec un dévouement vraiment paternel lorsque je tombais malade, pour la peine qu'ils se sont donnée pour répondre à mes nombreuses demandes, ajoutant souvent que le mot prononcé par eux fut employé jadis et qu'aujourd'hui on dit autrement, pour les dizaines de kilomètres

qu'ils ont consenti à faire à pied, après m'avoir accompagné dans l'automobile sur les chemins les plus dangereux de mon pays, et, enfin, pour les voeux sincères qu'ils ont fait pour la réussite de cette oeuvre, qu'il me soit permis de leur exprimer toute ma profonde gratitude. Leur amour pour le langage des aïeux, la ténacité dont ils ont fait preuve en le conservant m'ont donné souvent du courage pour mener à bien les enquêtes sur place pendant sept années, couvrant, dans une automobille «Ford», conduite par moi-même, plus de 120.000 km. sur les routes et même sur les sentiers de mon pays.

* * *

Aux futurs enquêteurs, à qui s'adressent en premier lieu ces lignes, qu'il me soit permis de dire: aimez profondément votre travail commencé d'après un plan bien fixé et après mûre réflexion sur les faits du langage humain; ne vous laissez décourager ni par les grandes difficultés matérielles de votre entreprise, ni par l'incompréhension d'hommes, dominés par des idées arriérées sur la importance des patois, sur l'évolution du langage et sur la méthode de les étudier; travaillez avec ardeur et soyez sûrs que l'oeuvre réalisée par vous aura son importance en rapport direct avec les sacrifices que vous aurez consenti à faire volontairement. La réalisation d'un Atlas linguistique d'une langue fait avancer la linguistique vers le moment idéal, quand à l'aide des Atlas des langues romanes au moins, nous serons en mesure de rédiger une carte linguistique détaillée de la «Romania», celle qui a donné au monde méditerranéen et à d'autres encore une grande partie de leur culture. Le moment de sa réalisation s'approche; hâtons-le de nos efforts et de nos travaux!

*

Grâce à la bienveillance de mon ami et collègue M. de Paiva Boléo, je suis en mesure de présenter deux cartes: l'une contenant les réponses et l'autre, en couleurs, renfermant les aires lexicales et phonétiques du même mot.

De cette manière, le lecteur sera en mesure de se rendre compte de l'aspect de mes deux Atlas: l'Atlas linguistique roumain I *(Atlasul linguistique român I)* et l'Atlas linguistique en couleurs *(Micul Atlas linguistic român I)*.

Pour venir aider à un examen rapide de ces deux cartes, je donne quelques brefs renseignements.

NOTES À LA PREMIÈRE CARTE

La reproduction représente, à cause des difficultés techniques, seulement *une partie* de la carte nº 4: SUDOARE «sueur» (du lat. SUDOREM, cf. REW³, 8427) de mon premier volume de l'Atlas linguistique roumain.

La carte reproduit les réponses obtenues pour *une demande indirecte,* formulée de la manière suivante: «Qu'est-ce qu'il vient sur le front de l'homme pendant l'été lorsqu'il travaille avec toutes ses forces (travail pénible)?» Quand l'informateur répondait en donnant la forme du pluriel, pour obtenir la forme du singulier, j'ai demandé: «Comment est-ce qu'on nommerait l'unité (une seule goutte)?» Lorsque l'informateur répondait avec la forme du singulier, j'ai ajouté: «Comment en nommerait-on plusieurs?»

Dans le *premier chapitre* des notes de chaque carte, j'ai *indiqué toujours* la manière dont fut formulée la demande.

Dans le *troisième chapitre* des notes j'indique quelques détails utiles pour l'examen des réponses. — Pour

cette carte, j'informe le lecteur sur la façon dont sont reproduites les réponses reçues.

En effet, les informateurs ont répondu tantôt avec la forme du singulier, tantôt avec celle du pluriel. J'ai respecté la façon de répondre de mes informateurs. Pour ce motif, les réponses écrites à droite de chaque chiffre (par lequel on indique la localité étudiée) commencent parfois avec le singulier, parfois avec le pluriel. Les abréviations mises entre parenthèses donnent aux lecteurs des indications utiles pour ne pas confondre les deux formes du mot.

À l'aide des abréviations, j'ai indiqué les cas où les informateurs ont déclaré que le singulier ne s'emploie pas (points 59, 61, 112, etc.) ou qu'il est rarement utilisé (points 107, 298). Il y a aussi des localités où le pluriel du mot *sudoare* n'est pas usité par les patoisants (points 420, etc.): à la place de la forme du pluriel, les sujets emploient parfois le mot *picături* (pluriel de *picătură* «goutte») (point 492). — J'ai marqué aussi les localités où mes informateurs ont déclaré que le mot *sudoare* n'est guère employé.

Lorsque j'ai suggéré le mot *sudoare,* la réponse reproduite sur la carte est précédée par la lettre sigma de l'alphabet grec (cf., par exemple, la localité n° 80).

Par une croix mise à la fin des réponses, je renvoie le lecteur au *deuxième chapitre* des notes. Les informations données dans ce chapitre *sont d'une grande importance linguistique pour l'examen des matériaux des cartes.*

C'est à l'aide de ces informations qu'on reconnaît la réaction des informateurs. Par exemple: le sujet du point 269 rit lorsque je lui demande le singulier; celui du point 257 déclare qu'on n'emploie guère le substantif; au point 5, que les *sudori* «sueurs» sont celles qui se trouvent à l'aisselle, tandis que l'*apă* «eau» vient sur le front; au point 695, c'est le mot *năduşală* qui s'emploie couramment, tandis que *sudoare* n'est utilisée que pour désigner une grande sueur.

Les notes de ce chapitre présentent un grand nombre de verbes utilisés avec le mot *sudoare*. Voici, par ordre alphabétique, les verbes les plus importants: *mă cuprind* «elles m'envahissent» (du lat. COMPREHENDERE, REW[3], 2106), point 394; *cură* ou *curg* «elles coulent» (du lat. CURRERE, REW[3], 2415), points: 51, 461, 480, 492, *curg* 532 et 594, 665, 772, 885; *m'au luat* «elles m'ont pris» (du lat. LEVARE, REW[3], 5000), points 679 et 691; *m'au pălit* «elles m'ont pris» (du vieux slave *paliti* «brûler»), point 554; *pică* «elles tombent» (goutte à goutte) (onomatopée), point 451; *mă prind* «elles me prennent» (du lat. PREHENDERE, REW[3], 6736), point 530; *m'au tăiat* «elles m'ont coupé» (m'ont envahi) (du lat. TALIARE, REW[3], 8542), points 980, 986; *trec* «elles passent» (du lat. TRAICERE, REW[3], 8842), points: 18, 820, 859, 954; *(mă) varsă* «elles m'envahissent» (me prennent) (du lat. VERSARE, REW[3], 9242), points: 502, 504, 590, 645 et 672.

Il est intéressant de relever la réponse de l'écrivain Al. Brătescu-Voinești, qui est originaire de la Munténie. Sa première réponse fut *năduşeală*, c'est-à-dire le mot employé par les patoisants de son pays; il est né à *Târgoviște*, ville qui se trouve au milieu de l'aire du mot *nădușală* «sueur». Le mot *sudoare* représente sa deuxième réponse.

Les écrivains Mihail Sadoveanu et Ion Agârbiceanu ont répondu par le mot *sudoare*, terme usité en Moldavie et en Transylvanie. On voit, par la suite, dans quelle mesure se reflètent dans le langage des écrivains les parlers des régions où ils ont passé leur jeunesse.

NOTES À LA DEUXIÈME CARTE (EN COULEURS)

À l'aide des matériaux linguistiques publiés dans l'Atlas linguistique roumain I, j'ai rédigé des cartes en couleurs pour l'Atlas linguistique en couleurs (nommé d'ordinaire *Micul Atlas linguistic român* — «le petit...»).

Plusieurs cartes du premier Atlas ne sont pas représentées dans le deuxième, à cause de la très riche flore lexicale qu'elles renfermaient. En effet, à l'aide de quatre couleurs et de l'espace libre dont j'ai disposé dans les marges, il m'était impossible de rédiger en couleurs de pareilles cartes.

Pour combler toutefois cette lacune, à l'aide des matériaux linguistiques d'une seule carte, j'ai pu rédiger plusieurs cartes en couleurs, présentant d'une part des phénoménes phonétiques, morphologiques et syntaxiques, et d'autre part, les aires lexicales dignes d'être représentées.

Pour toutes ces cartes, il s'agit d'une *interprétation personnelle* des matériaux; les linguistes peuvent bien en rédiger d'autres, sur d'autres phénomènes que ceux considérés par moi comme les plus importants.

Même dans la rédaction de ces cartes, j'ai essayé de donner la plus exacte présentation possible des matériaux.

Voilà maintenant une brève description de la carte n° 9, *sudoare* «sueur». — Elle représente tout le territoire étudié, puisque son format plus réduit en rend possible la complète reproduction, de même que tous les dialectes de la langue roumaine: le dialecte daco-roumain, le dialecte aroumain, le dialecte mégléno-roumain et le dialecte istro-roumain.

Par le chiffre placé à droite du mot *sudoare*, je renvoie le lecteur à la carte n° 4, qui renferme les matériaux linguistiques qui m'ont aidé à la rédaction. Le chiffre 107 marque le numéro de la demande dans mon questionnaire.

À gauche de la carte se trouvent les types lexicaux les plus importants. Par la croix mise sur un chiffre (qui représente les localités), j'indique les autres types lexicologiques qui ne sont pas représentés sur cette carte; le lecteur pourra les trouver reproduits sur la carte contenant les matériaux rendus en transcription phonétique.

Les types lexicologiques transcrits à l'aide des *majuscules* représentent les formes dialectales rapprochées de la forme littéraire du roumain. Sur d'autres cartes, à l'aide des *lettres minuscules,* j'ai marqué les formes de la prononciation des informateurs.

J'ai utilisé la couleur rouge pour marquer d'ordinaire les mots d'origine latine ou ceux qui représentent l'aire la plus importante.

Le mot *sudoare,* d'origine latine, est employé sur la plus grande partie du territoire du dialecte daco-roumain, de même que par les Aroumains et les Mégléno-roumains.

A l'aide de divers signes, j'ai pu séparer la forme *sudoare* de *asudoare* et de *sudătură* (un dérivé avec le suffixe *-ătură).* La forme *asudoare,* employée aussi par les Aroumains, présente la prothèse de la voyelle *a,* phénomène que les chercheurs roumains (et étrangers) ont considéré à tort comme caractéristique du dialecte aroumain. Pour attirer mieux leur attention, j'ai marqué par des cercles pleins, les localités où j'ai enregistré ce phénomème.

La carte montre donc que la forme *sudoare* (ou *asudoare)* d'origine latine se trouve aujourd'hui dans les parlers daco-roumains et chez les Roumains qui habitent la Grèce, la Yougoslavie et la Bulgarie. — Il faut ajouter pour les lecteurs moins versés dans l'étude du roumain, que les Istro-roumains, les Aroumains et les Megléno-roumains n'ont pas été en contact peut-être à partir du xie ou xiie siècle avec les Daco-roumain.s Une influence linguistique réciproque est donc exclue pour cette période. C'est en cele que consiste la grande importance linguistique des dialectes de la langue roumaine; les phénomènes qu'ils renferment aident beaucoup, par leurs formes archaïques à l'étude du développement du roumain.

Le reste du territoire étudié (surtout l'Olténie, la Munténie et la Doubroudgea) présente des types lexicologiques *(nădușală, năbușală,* etc.) qui trahissent une

évidente influence slave. — Je renonce pour le moment à toute discussion concernant ces formes, puisque leur histoire est plus compliquée qu'elle ne paraît au premier examen trop rapide. J'ajoute cependant qu'elles sont en étroite relation avec d'autres cartes.

Je dois toutefois remarquer qu'au milieu de l'aire du mot *sudoare* se trouve le point 28, où coexiste le mot d'origine slave *nădușală* à côté de *sudoare*. Le linguiste pressé serait peut-être tenté de soutenir la survivance d'un reste de l'aire voisine du mot *nădușală* de l'Olténie. Je ne suis pas de cet avis, puisque je sais que l'informateur du point 28 était une personne intelligente, capable, par lecture, d'acquérir la connaissance du mot *nădașulă*. Voilà donc l'importance des notes que l'enquêteur doit donner sur les connaissances des informateurs.

Il est très intéressant de souligner les réponses *apă* à côté de *sudoarẹ*. Il me semble qu'on ne doit pas penser au latin AQUA qui désignait aussi les larmes (Properce) ou au grec ὕδωρ qui avait aussi le sens de «sueur» (Hérodote), bien que l'aspect de l'aire lexicale donne beaucoup à réfléchir, de même que la déclaration formelle de l'informateur du point 837 (un très bon sujet, illettré): «nous ne disons pas *sudoare*». Pour certaines réponses ont peut admettre même une influence de la demande.

Il me reste à signaler deux réponses isolées: *rouă* (du lat. ROS, RORIS, REW[3] 7374) et *năstrpâ*, employé à côté de *nădușală*.

* * *

Ces deux cartes m'amènent à tirer les conclusions suivantes:

1° J'ai reproduit avec la plus grande fidélité possible les réponses sur mes cartes, et j'ai essayé de donner aux linguistes les informations nécessaires pour une juste interprétation des faits linguistiques qu'elles renferment.

2° A l'aide des cartes en couleurs, dont la rédaction est souvent plus difficile que celle des cartes qui reproduisent les matériaux, j'ai voulu attirer l'attention sur la richesse et l'importance des phénomènes enregistrés. Il est bien probable qu'à partir du troisième volume, je pourrai accompagner les cartes en couleurs d'une brève description, semblable à celle faite pour le mot *sudoare*.

3° J'estime et j'apprécie beaucoup le labeur de tous les chercheurs qui se sont donné la peine d'examiner et d'étudier les matériaux de l'Atlas linguistique roumain. Ils ont fait un bon travail de déblayement du terrain.

Qu'il me soit permis, en toute objectivité et dans l'intérêt du progrès de la géographie linguistique, de leur conseiller de mieux examiner, avant de tirer leurs conclusions, les cartes publiées jusqu'à présent. Il est hors de doute, que chaque mot a sa propre histoire, mais celle-ci ne s'est pas développée sans l'influence des autres mots apparentés ou qui sont considérés comme tels par les sujets parlants.

Les cartes linguistiques établies d'après des recherches sur place présentent les phénomènes du langage humain d'une manière plus compliquée que les dictionnaires. Ces photographies reflètent le dernier aspect d'un développement linguistique millénaire; elles ne veulent pas confier sur le coup aux linguistes qui se sont mis à la chasse de nouveaux résultats, leur passé et toutes les vicissitudes de leur histoire.

Mon maître S. Pușcariu, utilisant quelques cartes de mon Atlas (je lui en ai présenté en hâte, en 1936, environ soixante, pour qu'il puisse rédiger l'une de ces communications) a publié d'intéressantes études: *Les enseignements de l'Atlas linguistique de Roumanie.* (Bucarest, 1936, extrait de la *Revue de Transylvanie*, t. III, 1936) et *Le rôle de la Transylvanie dans la formation et l'évolution de la langue roumaine* (Bucarest, 1938, extrait du volume *La Transylvanie)*, etc. Ernest Gamillscheg, de son côté, les travaux: *Über die Herkunft der*

Rumänen (Berlin, 1940, dans *Jahrbuch der Preuss. Akad. der Wissenschaften zu Berlin*, 1940) et *Abhandlungen der Preuss. Akad. der Wissenschaften*, 1941, Phil.-hist. Kl., n° 7), etc.

Voyant que leurs affirmations que avaient été tirées d'après un trop sommaire examen des cartes publiées, je me suis cru obligé de faire, en 1941, à la Société roumaine de Linguistique de Bucarest une communication sur: *Les aires phonétiques et lexicales du nord et du sud du domaine daco-roumain* (v. *Bulletin Linguistique*, t. x, 1942, supplément, p. 5).

Puisqu'il s'agit de la méthode d'interprétation des matériaux de l'Atlas, qu'il me soit permis de reproduire le texte de cette communication, selon le résumé donné par la Société:

«M. Pop montre que, à côté des cartes de l'*ALR* [Atlas linguistique roumain] dans lesquelles le nord du domaine daco-roumain (Transylvanie) apparaît plus conservateur, il y en a d'autres dans lesquelles c'est le domaine au sud des Carpathes qui est plus conservateur, tandis que la Transylvanie a innové. Ainsi, à côté de *june, mire, sudoare, pîntece*, etc. que l'on retrouve dans le Banat et le nord du domaine, on trouve dans le sud *tîmplă, ficat*, *-z* conservé dans la désinence de la 1re pers. de l'ind. prés. des verbes de la 2e, 3e et 4e conjugaison: *auz, rîz*, en opposition avec les parlers de la Transylvanie qui ont un *-d: aud, rîd*, etc., *i* bref final comme marque du pluriel, conservé dans le sud du domaine: *frațĭ*, etc., alors qu'il a disparu dans le nord, etc. C'est pourquoi il ne me semble pas possible de poser pour le roumain le doublet *reniculus* et *renu(n)culus*, d'où dr. *rinichi-rărunchi*. Car* *reniclu* explique fort bien le dr. *rărunchi*, par *rănicl'u*, avec *i*>*u* par assimilation (élément inducteur: l'*u* final). Dans le nord du domaine, la nasalisation progressive est de règle (cf. *genunchi*, etc., dont l'aire coïncide avec celle de *rărunchi*); donc, *rărunchi* (cf. aussi la nasalisation expressive dans *fansule* «haricot», — pour *fasole* de

la langue commune — dans le nord du domaine). On le voit, le sud-est du domaine apparaît de cette manière plus conservateur que le nord. C'est en effet une région où s'est établie une population venue du nord. Elle y a trouvé une population étrangère qui a reçu une série de termes roumains, qu'elle a conservés. On remarque ce phénomène (conservation de termes vieillis) dans les régions habitées naguère par des Szeklers ou des Serbes».

Je crois utile d'ajouter les remarques de A. Rosetti faites à cette occasion: «Gilliéron était le plus à même d'interpréter les cartes de l'*ALF*, parce qu'il avait présent dans l'esprit tous les matériaux de l'Atlas et qu'il savait où chercher. Cette remarque s'applique aussi à M. Pop, pour les matériaux de l'*ALR*. M. Pop a raison de dire que l'on peut tout aussi bien démontrer que le nord du domaine daco-roumain est plus conservateur que le sud du domaine est tout à la fois plus novateur, selon qu'on choisit telle ou telle carte de l'*ALR*. Il est donc dangereux de fonder des raisonnements sur le témoignage d'une seule catégorie de faits. Une vue d'ensemble des matériaux recueillis dans l'*ALR* est salutaire. Pour *auz*, *rîz*, etc., je suis arrivé aux mêmes conclusions que M. Pop (v. *Istoria limbii rom.*, IV, 23 s.). L'interprétation de M. Pop concernant *rărunchi* et *rinichi* est confirmée par les faits que j'ai recueillis et interprétés dans mon *Étude sur le rhotacisme en roumain* (Paris, 1924, p. 23 s.)» (p. 5-6; cf. aussi A. Rosetti, *Mélanges de linguistique et de philologie*, Copenhague — Bucarest, 1947, pp. 417-423; publ. par la Soc. roum. de Ling., II série, études 5).

Une carte linguistique d'un Atlas n'est pas un article de dictionnaire; elle réclame un peu plus de patience pour être bien examinée. Par son intermédiaire, le linguiste entre dans le laboratoire où se forge le langage humain. Il est trop hardi de tirer des conclusions d'ordr générale sur l'histoire millénaire d'un peuple en se basant seulement sur quelques faits

linguistiques. Dans cet examen, il ſaut s'armer de la même persévérance que l'enquêteur qui a recueilli les matériaux linguistiques. Toute hâte est nuisible aux résultats qu'on veut obtenir.

Sever Pop
Professeur à l'Université
de Bucarest

Rome, le 15 février 1947
Ecole Roumaine

RÉSUMÉ

L'article précédent a principalement pour but de présenter la méthode appliquée dans les enquêtes linguistiques faites en Roumanie pour la réalisation de l'Atlas linguistique roumain I.

Après un bref exposé sur le travaux préliminaires, l'auteur décrit la rédaction du questionnaire de l'Atlas, de même que les épreuves auxquelles il a été soumis avant le commencement des enquêtes définitives. Le sommaire du questionnaire donne une idée de ses principaux chapitres; la reproduction d'une de ses pages indique sa forme au point de vue technique.

L'auteur insiste tout particulièrement sur le système d'interrogation, car celui-ci représente une des parties la plus caractéristiques de l'Atlas linguistique roumain. Deux reproductions donnent des détails sur la manière dont furent enregistrés les matériaux.

Le rôle de l'enquêteur à la rédaction du questionnaire, à la réalisation des relevés linguistiques et à la publication des matériaux est illustré d'une façon très détaillée, car c'est lui qui, le premier, entend et enregistre les réponses données par les informateurs.

Les enquêtes linguistiques se sont faites dans les localités choisies selon quelques principes, précisés amplement par l'auteur. Les informations recueillies sur place, concernant chaque point étudié, aideront beaucoup l'examen linguistique des matériaux.

La plus grande attention fut donnée au choix des informateurs. L'auteur précise quelles furent les conditions du choix, et les informations qu'il donnera dans le volume introductif de l'Atlas sur ces vaillants collaborateurs des enquêtes sur place.

Les demandes indirectes, le système rigoureux employé pour le choix des localités et pour le choix des informateurs représentent les parties les plus caractéristiques de l'Atlas linguistique roumain.

L'auteur publie, comme annexes, deux cartes: la *première*, reproduite partiellement, présente les matériaux linguistiques concernant le mot *sudoare* «suer», tels qu'ils furent recueillis sur place; la *deuxième*, en couleurs, indique la manière dont sont rédigées les cartes du Petit Atlas linguistique roumain.

Les deux cartes sont accompagnées d'un bref commentaire, afin que le lecteur puisse mieux se rendre compte de l'aspect des deux Atlas linguistiques roumains et des problèmes qu'ils soulèvent pour la linguistique roumaine.

L'auter considère qu'un examen trop rapide, seulement sur quelques cartes de l'Atlas linguistique roumain, peut déterminer de fausses interprétations scientifiques et cela surtout lorsque les conclusions portent sur le développement historique de la langue roumaine.

Note — Malgré une revision attentive des épreuves de cet article, quelques erreurs typographiques ont néanmoins échappé. Le lectéur corrigera d'ailleurs spontanément la plupart d'entre elles. Signalons cependant les suivantes: Page 329, l.8, lire *linguistic* au lieu de *linguistique*. P. 334, ligne 8 à compter du bas de la page, lire *năstrăp* au lieu de *năstrpă*. P. 336, l. 5, supprimer le mot «que» avant «avaient».

SUDOARE „SUEUR"

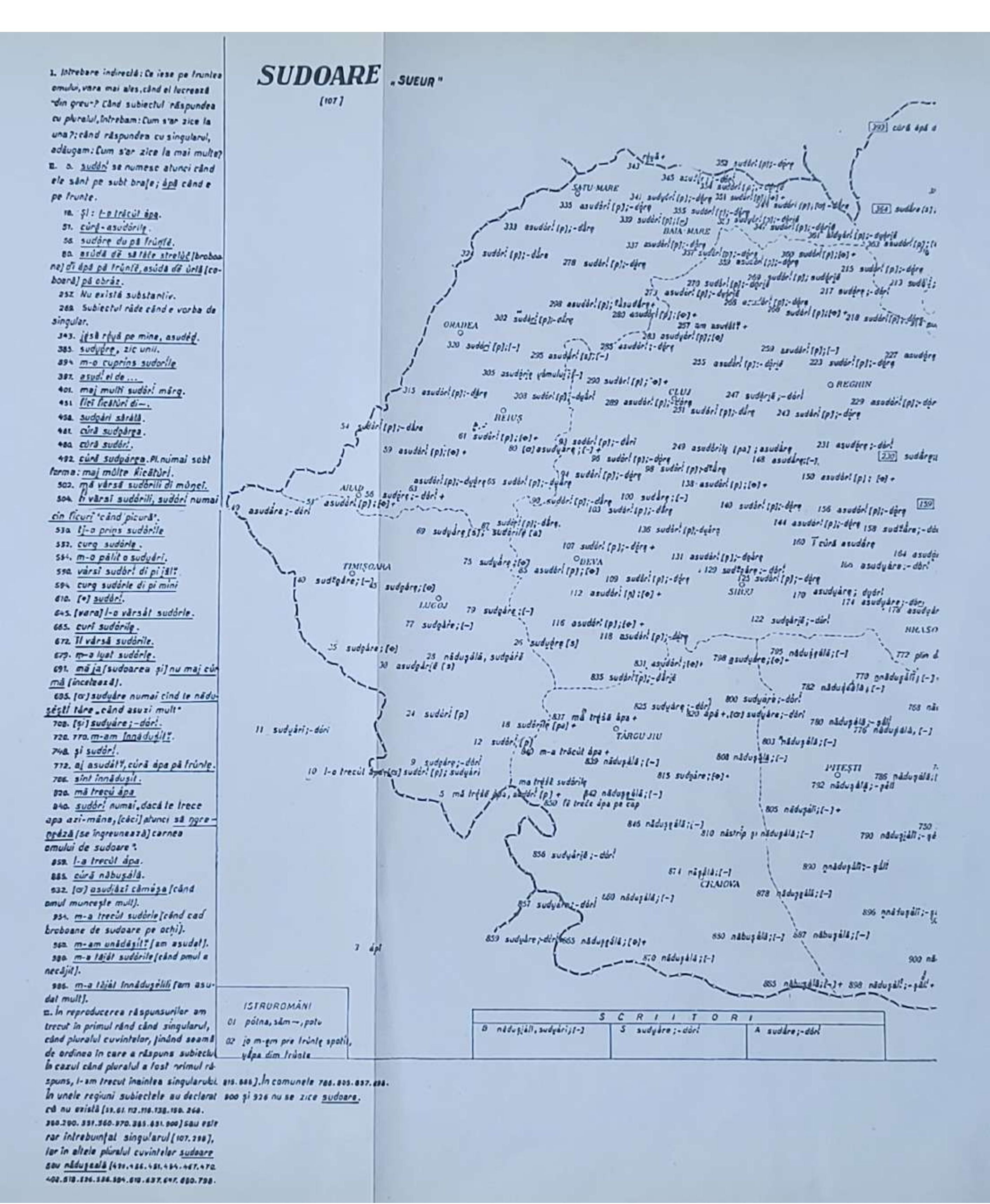
[107]

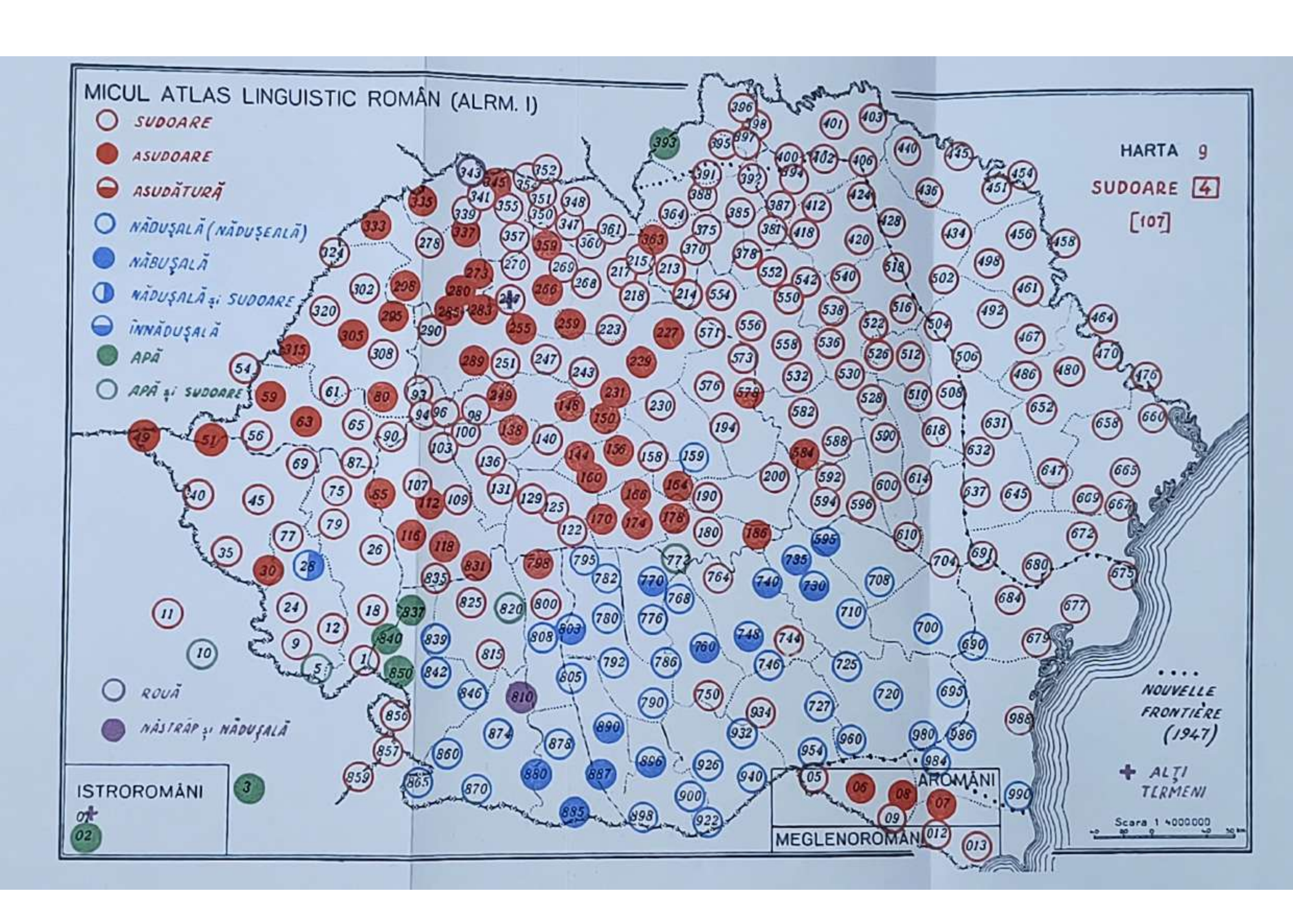
I. Întrebare indirectă: Ce iese pe fruntea omului, vara mai ales, când el lucrează "din greu"? Când subiectul răspundea cu pluralul, întrebam: Cum s'ar zice la una?; când răspundea cu singularul, adăugam: Cum s'ar zice la mai multe?

II. a. sudóri se numesc atunci când ele sânt pe subt braţe; ápă când e pe frunte.

18. şi: l-a trăcút ápa.
51. cúră-asudórile.
56. sudóre du pă frúnte.
80. asúdă dĕ să fáce strelúč [broboane] di ápă pă frúnte, asúdă dĕ úrlă [coboară] pă obráz.
252. Nu există substantiv.
268. Subiectul râde când e vorba de singular.
343. iésă răvă pe mine, asudéd.
385. sudyóre, zic unii.
394. m-a cuprins sudorile
397. asudí el de ...
401. maj multi sudóri mărg.
451. fiei ficătúri di—.
458. sudoári sărátă.
461. cúră sudoárea.
480. cúră sudóri.
492. cúră sudoárea. Pl. numai sub forma: maj múlte ficătúri.
502. mă várs ă sudórili di mónei.
504. ii vărsai sudórili, sudóri numai cin ficuri 'când picură'.
530. ij-a prins sudórile
532. curg sudórile.
554. m-a pălit o sudyári.
590. várs i sudóri di pi ĭăl.
594. curg sudórile di pi mini
610. [•] sudóri.
645. [vara] l-a vărsát sudórile.
665. curi sudórile.
672. îl várs ă sudórile.
679. m-a luat sudórile.
691. mă ia [sudoarea şi] nu maj cúrmă [încetează].
695. [α] sudyáre numai cind te năduşéşti táre „când asuzi mult"
708. [şi] sudyáre; -dóri.
720. 770. m-am înnăduşit.
748. şi sudóri.
772. aĭ asudáĭ, cúră ápa pă frúnte.
786. sint înnăduşit.
820. mă trecú ápa
840. sudóri numai, dacă te trece apa azi-mâine, [căci] atunci să ngrenează [se îngreunează] carnea omului de sudoare".
859. l-a trecút ápa.
885. cúră năbuşálă.
932. [α] asudiázi cămáşa [când omul munceşte mult].
954. m-a trecút sudórile [când cad broboane de sudoare pe ochi].
960. m-am unădăşit [am asudat].
980. m-a tăiát sudórile [când omul e necăjit].
986. m-a tăiát înnăduşélili [am asudat mult].

III. În reproducerea răspunsurilor am trecut în primul rând când singularul, când pluralul cuvintelor, ţinând seamă de ordinea în care a răspuns subiectul. În cazul când pluralul a fost primul răspuns, l-am trecut înaintea singularului. În unele regiuni subiectele au declarat că nu există (53.61.112.116.138.150.264.360.390.551.560.570.385.631.900) sau este rar întrebuinţat singularul (107.298), iar în altele pluralul cuvintelor sudoare sau năduşeală (431.456.451.464.467.470.402.518.526.586.594.610.637.647.650.798.915.886). În comunele 786.805.837.896.800 şi 926 nu se zice sudoare.




MICUL ATLAS LINGUISTIC ROMÂN (ALRM. I)
SUDOARE
ASUDOARE
ASUDĂTURĂ
NĂDUŞALĂ (NĂDUŞEALĂ)
NĂBUŞALĂ
NĂDUŞALĂ şi SUDOARE
ÎNNĂDUŞALĂ
APĂ
APĂ şi SUDOARE
ROUĂ
NĂSTRĂP şi NĂDUŞALĂ
HARTA 9
SUDOARE 4
[107]
NOUVELLE FRONTIÈRE (1947)
ALŢI TERMENI
ISTROROMÂNI
AROMÂNI
MEGLENOROMÂNI
Scara 1 4000000